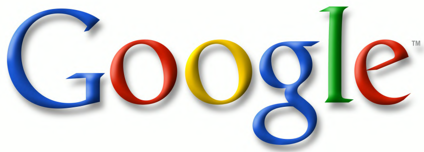
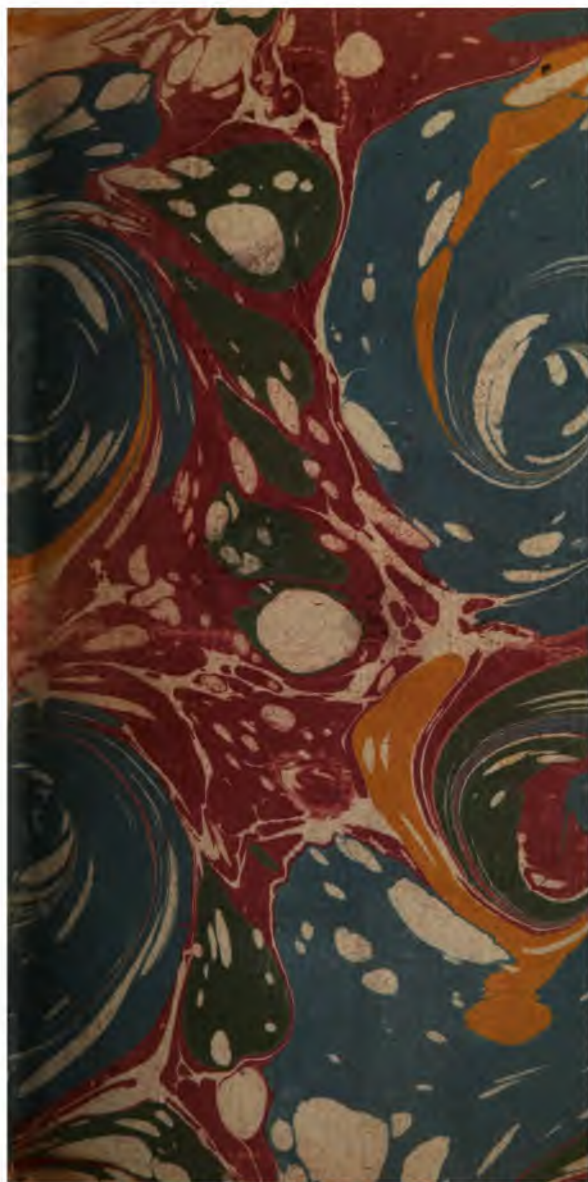

Google


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



Remond de S. Sauveur.

V. Memoires secrets du 19 juillet 1784.

...les Robin

37. **Agenda** des **Auteurs**, ou Calpin littéraire, à l'usage de ceux qui veulent faire des livres. Ouvrage didactique pour le XVIII[e] siècle. *Au Parnasse, de l'imprimerie d'Anonime Fertile; imprimeur ordinaire d'Apollon*, 1755, in-12, veau fauve, fil., dos orné, tr. dor. 7 fr.

Curieux volume, par Raymond de Saint-Sauveur, intendant du Roussillon. Bel exemplaire.

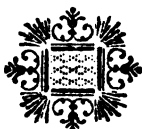
(F) c 15/30 /3 8/44

15 NF

AGENDA
DES AUTEURS,
OU
CALPIN LITTERAIRE
à l'usage de ceux qui veulent faire des Livres.

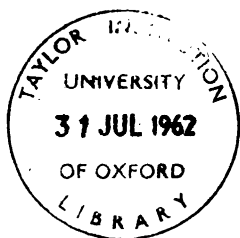
OUVRAGE DIDACTIQUE
pour le dix-huitiéme Siécle.

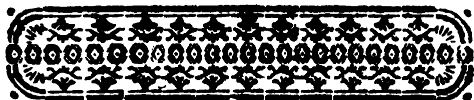
Ludendo dicere verum
Quid vetat ?
Nihil.



AU PARNASSE.
De l'Imprimerie D'ANONIME FERTILE, Imprimeur ordinaire d'Apollon.

M. DCC. LV.


TAYLOR
UNIVERSITY
31 JUL 1962
OF OXFORD
LIBRARY



EPITRE

DÉDICATOIRE

A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE DE***.

POUR *décorer le frontiſpice de ce Livre, pouvois-je mieux choiſir que vous,* MESSIEURS, *dont je ſuis admirateur né? Vous avez couronné l'ignorance, je fais profeſſion ouverte d'eſprit; vous déclamez ſans ceſſe & avec ſuccès contre les maux qu'a produit le ſçavoir, je me déclare partiſan des*

imaginations brillantes & des génies à la mode ; vous voulez détruire les connoissances profondes, mais dangereuses de ce siécle, & moi je donne des préceptes admirables sur le goût regnant ; vous ne travaillez enfin qu'à chasser de nos cerveaux la manie d'écrire & la fureur de composer, moi j'apprends à faire des Livres, sans qu'il en coûte autre chose que la volonté ; quelle conformité dans nos projets, quelle simpathie dans nos idées, quoique par des voies différentes nous tendons au même but ! Donnons-nous donc un secours mutuel ; vous êtes sûrs de mes applaudissemens, accordez-moi vos éloges & votre protection ; que de lauriers

nous cueillerons ensemble! On verra l'esprit & l'ignorance marcher d'un pas égal, le sçavoir s'accorder avec l'imagination, les talens avec le goût à la mode, la fureur d'écrire avec la facilité de faire des Livres; ce sera un phénomene de Litterature, & le chef-d'œuvre du siécle; votre triomphe est assuré, si vous daignez combattre, & l'immortalité est à vous.

Après les premiers complimens, permettez que je vous mette au fait de mon Ouvrage. C'est un Livre qui tient du Dictionnaire & de l'Almanach, c'est-à-dire, qu'il est composé dans le goût le plus moderne; car vous sçavez combien l'on aime aujourd'hui ces deux sor-

tes de Livres avec lesquels on s'instruit à peu de frais. Il est Dictionnaire, parce qu'il fournit aux Auteurs un modele de toutes sortes d'Ecrits disposés avec ordre, comme les lettres de l'alphabeth; Epître Dédicatoire, Avis, Préface, Ouvrage, Approbation, Errata, Privilége, tout s'y trouve. Chacun peut choisir ce qui lui convient; on peut ajouter, retrancher, copier même sans avoir besoin de citer, ce qui donne une grande facilité pour les compositions du tems présent. Ce Livre est enfin une petite Encyclopédie très-favorable aux paresseux, & très-commode pour la réputation. Il est Almanach, mais avec plus d'étendue que les Alma-

nachs ordinaires, car il est pour le siécle; je ne soupçonne pas que d'ici au siécle prochain personne veuille écrire pour bien écrire, pour former le goût, pour servir de modele, enfin pour passer à la postérité; c'étoit la fureur du dernier siécle, mais celui-ci est plus raisonnable; on écrit maintenant pour se faire un nom, pour avoir un emploi, pour vivre même: or vous conviendrez, MESSIEURS, *que dans tous ces points de vûe, un Livre tout fait est bien utile; & celui que je vous présente en enferme un millier d'autres en tout genre, qui ne coûteront que la peine de les copier. Il est donc Almanach à l'usage de ce siécle; mais pour achever*

de lui confirmer ce titre, je vous préviens que vous y trouverez des naissances, des morts, des éclipses annoncées, des phénomenes expliqués, des anecdotes curieuses, & un tarif enfin du mérite de toutes sortes de Livres; je m'explique: vous y verrez ce qui a tiré tel Auteur de l'obscurité, ce qui a enseveli tel autre dans l'oubli, pourquoi cet homme illustre, ce soleil de la Litterature a souffert tant d'éclipses; pourquoi le génie d'un Poëte non moins distingué, n'a paru que comme les phénomenes de tems à autres. A l'égard des anecdotes ou époques litteraires, vous sçavez qu'il y en a d'interessantes; par exemple, ce qui a fait qu'un tel,

après avoir dit tant de mal de l'Académie, a cabalé pour y être reçu; comment un homme borné passe pour bel-esprit; pourquoi celui-ci est aimé des Grands; pourquoi celui-là dit qu'il les méprise; à quel propos un tel s'acharne contre tel autre; par quelle rage enfin cet autre déchire tout le monde: toutes ces choses sont curieuses à sçavoir. Pour ce qui regarde enfin le tarif du mérite d'un Livre, il est connu de vous, & je ne ferai que suivre les loix que vous avez portées. Je termine cette Epître en vous protestant que je vous ai choisi pour protecteurs de ce Livre, parce qu'il ne tend qu'à rendre les connoissances plus universelles, plus communes, &

par conséquent plus meprisables ; c'est à quoi vous aspirez, & c'est ce qu'il produira sans doute avec le secours de votre illustre protection. Voilà les sentimens avec lesquels j'ose me dire,

MESSIEURS,

Votre humble & constant admirateur ANONIME.



AVANT-PROPOS.

ON m'avoit conſeillé d'annoncer ce Livre comme traduit de l'Anglois : c'eſt la mode, diſoit-on, tout ce qui nous vient d'Angleterre eſt fort accueilli ; l'air de liberté qui regne dans ce pays-là, flatte beaucoup les Eſprits-forts de celui-ci : mais comme je ne traite ni de la Religion ni du Gouvernement, je n'ai pas cru cette annonce néceſſaire ; d'ailleurs je la réſerve pour un Eſſai que je compte donner inceſſamment ſur le Commerce.

D'autres ont voulu me porter à dire qu'il étoit traduit de l'Allemand ; la choſe eût été fort de mon goût : les Allemands ont du bon ſens, mais il me ſemble qu'on leur diſpute l'eſprit, & c'eſt à quoi je viſe. Il eſt vrai que les

Satyres d'un certain Rabener, Auteur Allemand, ont fait quelque bruit; on a aussi donné un Recueil de Poësies Allemandes où l'on prétend qu'il y a de jolies choses, mais cela mérite confirmation. J'avoue donc de bonne foi que je suis François, que mon Livre est François, & qu'il regarde les François : si l'on ne m'entend pas, je dirai à la premiere édition que je suis Allemand; si l'on me chagrine, je dirai que je suis Anglois; mais si je suis deviné, & que l'on profite de mes conseils dans le vrai sens où ils ont été donnés, je serai François pour la vie.

J'ai long-tems agité avec mes amis s'il seroit plus à propos d'intituler ce Livre *Calpin*, & ensuite *Agenda*, ou d'abord *Agenda*, & ensuite *Calpin*; le plus en usage devant avoir le second rang, parce qu'il sert d'interpréte à

l'autre : comme nous ne pouvions nous accorder, quelqu'un a proposé de consulter l'Académie de Boulogne ou de Berlin ; mais comme un homme de bon sens nous a assuré que celle qui alloit être établie à Petersbourg pourroit seule décider la question, son avis a prévalu. Cependant pour ne pas priver le Public d'une production si interessante, j'ai toujours donné mon Livre par provision ; mais j'avertis les partisans du *Calpin*, que ce n'est que conditionnellement qu'*Agenda* se trouve avoir la premiere place, me réservant le droit & la faculté de changer à l'une des éditions suivantes, si je suis mieux instruit. On a encore voulu me chicaner sur le mot de *Didactique*, prétendant qu'on ne l'entendroit pas ; mais j'ai présumé le contraire, & je ne crois courir aucun risque par cette pré-

ſomption, parce que ceux qui ne l'entendront pas, n'auront garde de le dire.





AVIS

DE L'EDITEUR.

SI ce Livre voit le jour, le Public m'en a l'obligation; il étoit condamné à un oubli éternel : je devrois bien dire comment j'ai pû le dérober à son Auteur, qui est mon ami; mais de deux choses l'une, ou il est bon, ou il ne vaut rien. S'il est bon, qu'importe, dira-t'on, que vous ayez dérobé ce Livre, ou que son Auteur l'ait remis volontairement au Libraire; il a paru, nous le goûtons, cela suffit. *S*'il ne vaut rien, on louera fort l'Auteur d'avoir sçu apprécier son Ouvrage, & l'on blâmera l'Editeur d'avoir tiré des tenebres ce qui étoit fait pour y rester.

Je n'ai donc que des injures à gagner en ſuivant la route ordinaire de mes Confreres les Editeurs ; ils ſe tuent de dire ce qu'on ne veut pas entendre, & d'aſſurer ce qu'on ne doit pas croire. Traçons un chemin nouveau, & donnons des préceptes ; ce n'eſt pas choſe facile à trouver qu'un bon Editeur ; pour mériter ce titre, il faut avoir été Auteur, ou du moins mériter de l'être ; en effet ne faut-il pas autant de talent pour réformer que pour produire, autant d'art pour ajuſter que pour conſtruire ? Oui ſans doute. Le bon Editeur eſt donc un homme eſtimable. Cela poſé, voyons quel eſt ſon miniſtere, & ſi je l'ai rempli.

Diſpoſer une édition dans la forme la plus commode, l'enrichir de toutes ſortes d'agrémens extérieurs, retrancher d'un Livre tout ce qui eſt louche ou ſujet à mauvaiſe interprétation,

présenter au Lecteur intelligent tout ce qui peut lui plaire ou le rendre favorable, mettre chaque chose à sa place, ôter ce qui est de trop, ne rien laisser à desirer; éclaircir, expliquer, disposer, arranger, voilà quelle étoit ma tâche. Voici ce que j'ai fait: j'ai choisi l'*in-douze*, format ordinaire & commode, l'impression est belle, le papier est bon, il y a très-peu de fautes d'ortographe, point de contre-sens, aucune équivoque; j'ai retranché ce qu'on n'entendoit pas, j'ai supprimé ce qu'on entendoit trop; il ne faudra ni notes, ni remarques, on n'aura pas besoin de clef. Voilà donc l'édition la plus belle & la plus complette. Au reste, j'en prépare une autre qui vaudra encore mieux; les bons Livres ne sçauroient être imprimés trop souvent, le Public y gagne & l'Auteur aussi. J'ai été bien-

niſe de faire voir que je n'étois pas novice dans ce métier ; ma beſogne eſt bien faite, c'eſt tout ce que j'ai deſiré ; car ſi je ſuis Editeur, c'eſt pour mon plaiſir. Adieu, cher Lecteur, je vous baiſe les mains.





AVIS

DE L'IMPRIMEUR.

JE ne ſçais ni lire ni écrire, ignorance ordinaire dans les gens de ma profeſſion. On crie quelquefois contre cet abus, mais au fond l'on a tort : qu'y gagneroit-on ſi j'étois un Sçavant, & que mon nom finît en *us?* Quelques Livres de ma façon bien imprimés, & mal écrits, voilà tout. On m'objectera ſans doute que ne ſçachant ni lire ni écrire, je ne puis veiller à mes Ouvriers, corriger leurs fautes, rendre une édition bien exacte; mais pour parler ainſi, il faut n'avoir pas la moindre idée de cet Art tel qu'il eſt aujourd'hui; l'Imprimerie eſt une affaire comme une Ferme, com-

me un Traité; on achete un fonds, la machine est montée, l'on a quelqu'un à la tête pour la régir, les Auteurs apportent leurs productions journalieres, le Prote se charge du manuscrit, on fait l'épreuve, il la corrige, le Livre est imprimé.... Il est vendu, si l'Auteur est à la mode, sinon le magasin s'emplit, & il se trouve au bout de l'an plus ou moins de papier noirci, qui se débite à la livre pour l'Epicier ou la Beurriere. Pendant ces opérations, je cours par la Ville, en carrosse ou à pied, suivant ma réputation, comme les Médecins: je fréquente les Spectacles, je vais aux promenades; là j'apprends quels sont les beaux Esprits en vogue, je les accueille, je les attire chez moi, où ils trouvent toujours un bon dîner, & ce n'est pas une mauvaise rencontre pour un Auteur; la connoissance est liée, j'ai leur

pratique. Un peu de bonheur fait aujourd'hui tout notre mérite ; & tel de mes Confreres n'est plus riche que moi, qu'à la faveur d'une douzaine d'éditions des mêmes Livres ; un autre pour avoir imprimé des Livres prohibés ; un troisiéme enfin pour avoir eu le privilége d'un de ces Livres de Prieres Latines, que ceux qui sont obligés de les réciter n'entendront bientôt plus : aussi regarderois-je comme un coup d'Etat qu'il me fût permis de les imprimer en François, & il faudra peut-être qu'on en vienne là, à moins qu'on ne prenne le parti de ne les plus lire du-tout, ce que j'appréhende fort.

J'ai imprimé ce Livre pour faire ressource : j'étois tenté de donner la préférence aux Prophéties de Nostradamus, ou à un nouvel Almanach des Spectacles, mais les Auteurs vouloient

les vendre trop cher. J'ai eu celui-ci pour rien; s'il ne réuſſit pas, j'en ſerai pour mon papier & mon encre; s'il a du ſuccès, la récolte faite, je me retire, pour devenir Penſionnaire de l'Etat: j'irai être Nouvelliſte au Luxembourg ou à l'Arbre de Cracovie. Voilà notre retraite, trop heureux de n'avoir pas mangé ſon bien. Je ſçais que le Public pourroit bien ſe paſſer d'apprendre de moi ce qu'il voit tous les jours; mais j'ai voulu jouir du privilége que nous avons de lui parler librement à la tête des Livres. Encore deux mots, & je finis. Les Imprimeurs ſe ruinent aujourd'hui, parce qu'on n'écrit plus; c'eſt au Public à y mettre ordre; qu'il accueille davantage les Livres nouveaux, les Auteurs fourmilleront, & l'Imprimeur en fera ſon profit, ſi les Lecteurs n'y gagnent pas.





AVIS DU BROCHEUR.

IL n'est pas nécessaire de faire un long verbiage pour prouver l'utilité de la brochure, & chacun connoît ses avantages, quoiqu'en dise le Relieur mon Antagoniste: en tout cas, si l'on en fait doute, cet Ouvrage me vaudra gain de cause. Si jamais Livre a dû rester brochure, c'est celui-ci : il dit tout ce qu'on a déja dit; il est donc inutile de le relier, car on ne relie pas un Catalogue, ou la fureur des reliures seroit poussée bien loin. Il ne renferme point d'Epigrammes, ni d'Historiettes galantes; il ne peut donc trouver place dans les Bibliotheques des Dames & des Abbés. Il est d'un

uſage continuel pour tout Compoſiteur & Faiſeur de Livres; or rien de plus commode qu'une brochure portative comme celle-ci. Il eſt imprimé *incognito*, il doit être vendu de même; c'eſt un gibier de Colporteur, & il ne ſera débité que ſous le manteau; ainſi rien de plus agréable qu'une brochure en pareil cas; le Garçon caffetier, la Revendeuſe à la toilette, le Fripier même (car qui ne ſe mêle pas aujourd'hui de vendre des Livres ou d'en faire) tous ces Libraires ambulans diſtribueront ce Livre avec plus de facilité. Enfin pour terminer l'éloge de la brochure, une petite Maîtreſſe la porte aiſément dans ſon ſaç à ouvrage, à côté d'une navette; le Robin dans ſon manchon, au lieu d'y mettre ſes mains; le Financier dans ſon porte-feuille, avec des billets au Porteur; le Petit-Collet dans ſa poche, auprès

Auprès d'un ſac de dragées : d'ailleurs ſi le Livre ne réuſſit pas, on n'a poin à regretter la reliure, qui fait un objet aujourd'hui. J'ai mille autres avantages ſur les Relieurs, dont je ferois mention, ſi je ne craignois d'ennuyer le Lecteur pour la premiere fois que je lui parle ; je promets pour la prochaine édition une liſte complette de tous les bons Livres qui ſont reſtés brochures, & de tous les mauvais qui ont été reliés.





AVIS DU RELIEUR.

MOn confrere le Brocheur a fait le Bel-esprit pour dégoûter de la reliure; mais il pourroit garder son éloquence pour quelqu'autre occasion, car ce Livre doit être relié, ou jamais Livre ne le sera; il n'y a ni estampes, ni vignettes, ni culs-de-lampes; qui le fera vendre? ce qu'il renferme? Comme si cela entroit pour quelque chose dans le débit d'un Livre. Les ornemens & la couverture, voilà les garants du succès. Voulant faire réussir cet Ouvrage, j'ai préparé des peaux de maroquin du Levant en toutes couleurs fines, verd Saxe, pourpre véritable, citron clair, couleur de rose

même, plus pâle encore que celui qui couvre les Heures des Dévotes de distinction : j'ai fait graver des fers pour les dentelles, du plus joli goût ; j'ai perfectionné les reliures à la Grecque, j'en ai même inventé à la Chinoise ; j'ai une dorure pour les tranches plus parfaite encore que celle de Martin pour les carrosses. Voilà de quoi donner du prix à ce Livre, & il faudroit avoir bien peu de goût, pour ne pas en faire emplette : je crois le Public trop équitable pour me laisser mes avances : on connoît mes services ; les Livres ne se vendent si bien aux inventaires, que pour mes reliures ; les Gens-d'affaires n'ont des serres-papiers & des portes-feuilles, qu'à cause de mes belles couvertures ; les femmes ne lisent dans leurs Heures à la Messe, que pour montrer la reliure de leurs Livres, à moins qu'elles ne prétendent

que c'eſt pour le ſac qui les renferme; mais le plus grand de mes ſervices, c'eſt d'avoir ſçu garnir tout un pan de muraille des Livres les plus intereſſans pour les yeux, car je défie bien de s'en ſervir; une Bibliotheque paroît riche & nombreuſe, quoiqu'il n'y ait pas la moitié de Livres véritables. J'en dirois davantage, ſi je ne craignois d'avoir trop d'eſprit pour un Relieur.





AVIS DU COLPORTEUR.

MOn métier eſt un peu obſcur; mais ſon obſcurité même fait ſon mérite; car ſi je me cache, c'eſt qu'il y a du riſque à débiter les Livres ſans privilége, & l'on doit en conclure que les Livres ſont bons; s'ils ne l'étoient pas, je pourrois craindre de n'en avoir pas le débit, & je ne hazarderois pas tant; d'ailleurs, il eſt reçu qu'un Livre vendu ſous le manteau, eſt bon & très-bon; la preuve, c'eſt qu'on le paye fort cher; il ſe vend toujours, parce qu'on l'achete ſans le regarder. Après tout, Lecteur, je veux bien vous le dire en confidence, ſi j'ai l'air de riſquer, c'eſt pour mieux ven-

dre : on fait ce qu'on peut. Ne ſoyez pas la dupe de mes grimaces, elles ne ſont faites que pour duper les Curieux qui jugent du mérite de la brochure, par la peur de celui qui la vend. Au reſte, je vous avertis que je poſſede un tréſor, la perle des Livres ; il eſt méchant, il y a des portraits, & de gens vivans mêmes ; j'en ai la clef, que je vends à part ſur une feuille volante, ce qui eſt commode à bien des choſes : enfin je le donne à bon marché, parce qu'il m'en fera vendre d'autres. Adieu, Lecteur toujours curieux ; ſouviens-toi qu'aux parterres des Spectacles, à la porte des Egliſes, & le long des quais, il y a un Libraire ambulant qui débite l'élixir de la bonne Litterature & le vrai préſervatif de l'ennui.





AVERTISSEMENT.

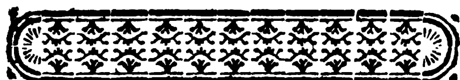
CE Livre n'eſt pas fait pour tout le monde ; il ſera bien libre à chacun de le lire, mais non pas de le critiquer ; il y aura pluſieurs éditions conſécutives, juſqu'à ce qu'il ait atteint ſa perfection ; chaque édition changera de forme pour contenter tout le monde, & l'on verra paroître depuis l'*in-folio* grand papier, juſqu'à l'*in-cent-vingt-huit* imperceptible.

On ne recevra pour corrections que celles qui paroîtront utiles à la premiere inſpection ; par exemple, les réflexions de gens attentifs qui ont remarqué que le caractere de l'impreſſion n'eſt pas net, que le papier boit, qu'il manque des points ou des virgules ; des Fureteurs de Livres qui apperçoivent finement des fautes d'ortographe

ou des contre-ſens démontrés ; des Critiques par état, qui ne ſont jamais Auteurs, ſçachant bien qu'ils ne ſeroient ni lûs, ni critiqués, de ceux qui auront acheté ce Livre comme Livre nouveau, & n'en auront lû que les premieres pages ; de ceux enfin qui l'auront lû d'un bout à l'autre fort conſtamment, ſans l'entendre.

On ne fera pas cas des avis de Province, parce que cet Ouvrage n'a été composé que pour la Capitale ; les Auteurs Provinciaux n'en pourroient faire aucun uſage, ils n'ont pas aſſez d'eſprit pour cela.

Les remarques utiles & bien raiſonnées, ſur les penſées, la diction, le goût & la conſtruction totale de cet Ouvrage, ſeront miſes au rebut. Les Journaux, le Mercure, & les Feuilles Périodiques, les petites Affiches mêmes, pourront en dire ce qu'ils voudront, parce que cela ne fait ni bien ni mal.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

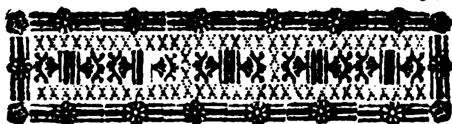
CE feroit anticiper fur la Préface, que de dire ici pourquoi ce Livre a été fait, qui en a donné l'idée, & quel eft le but de celui qui l'a compofé. Comme cependant on ne veut pas fe priver de l'utilité d'un Difcours Préliminaire, où il fe dit bien des chofes qui ne pourroient trouver place dans l'Ouvrage; que l'on veut encore moins fruftrer le Public de tout ce qui peut l'amufer fans le mettre au fait, on va fe hazarder à dire quelque chofe, fans trop fçavoir quoi.

En général, un Difcours Préliminaire peut fervir à l'intelligence du

& un homme d'esprit n'est pas à négliger. Si l'espece alloit en être perdue, quel malheur pour la République ! Qui se chargeroit de gérer les affaires, de commander les armées, de juger au Palais, car il faut des gens d'esprit pour tout cela ? Le bon sens & les connoissances ne suffisent pas ; il faut donc lire, si vous ne voulez pas qu'on se dégoûte d'écrire ; le métier n'est pas déja trop bon, prenez garde de le rendre tout-à-fait mauvais. Mais, me dites-vous d'un air ennuyé, voulez-vous que je lise neuf volumes entiers pour sçavoir un Conte ? *& quel Conte !* Une douzaine d'autres pour apprendre que la mer avance & recule, qu'il y a des coquillages sur les montagnes, que l'on a vû des hommes marins ? Quatorze ou quinze pour connoître les drogues que prennent les Iroquois & les Topinambours quand

ils ont la fievre ? Si avec cela je veux m'orner l'esprit par la lecture de *Cyrus* & de *Cassandre*, il y en a pour la vie. Oh, j'aime mieux sçavoir moins & m'amuser davantage. Je vois bien, cher Lecteur, que vous êtes incorrigible ; je me suis donné la peine de faire un Discours Préliminaire, non pour vous mettre au fait de mon Livre, la chose étoit toute simple, & le simple n'est pas le beau ; mais seulement pour vous donner des leçons. Vous ne voulez pas les écouter, vous abondez dans votre sens ; hé bien, je vous abandonne à votre entêtement, comme a fait cet Etranger que vous avez rebuté. Il vous prouvoit clair comme le jour que vous n'aviez pas de Musique ; & après avoir fait de la Musique Françoise sur des paroles Françoises, il vous soutenoit que votre Langue n'étoit pas susceptible de Mu-

fique ; il vous démontroit sans réplique qu'un Opera qui a été représenté quatre-vingt fois, ne vaut rien ; vous ne vous êtes pas rendu, il a pris congé de vous. Sans doute que vous aurez la même répugnance pour mes avis : je quitte donc la partie, & je finis en vous disant que si je ne vous ai point parlé de mon Ouvrage, si au contraire je ne me suis occupé qu'à vous dire des injures, c'est de peur que vous ne me preniez pour un homme adroit qui veut vous captiver, ou pour un Auteur ordinaire qui dit ce qu'il doit dire ; ce n'est pas là mon but : lisez-moi, ne me lisez pas, peu m'importe ; j'ai fait un Livre, il sera vendu, c'est l'ordinaire ; je serai quelque jour d'une Académie, c'est la conséquence ; & pour-lors vous n'entendrez plus parler de moi, c'est la conclusion : j'ai dit.



PRÉFACE.

IL n'eſt pas de la dignité d'une Préface d'y traiter le Lecteur auſſi cavalierement que dans un Avis Préliminaire ; il ſemble que le mot d'*Avis* donne de la ſupériorité : on dit tout ce que l'on penſe ſans égard, & preſque toujours ſans réflexion ; d'ailleurs, ſi les Avis coûtent à ſuivre, on ſçait qu'ils ne coûtent rien à donner, on ne les épargne pas, ſauf au Lecteur à en faire le cas qu'il voudra ; mais dans une Préface, c'eſt un Maître à qui l'on parle, il faut des reſpects ; c'eſt un Juge que l'on ſollicite, il faut des égards ; c'eſt un Inconnu que l'on veut gagner ou prévenir ; il faut de la

modeſtie, de la défiance de ſoi-même; & ce reſpect, ces égards, cette modeſtie doivent être d'autant plus prodigués, que vous êtes plus près de voir décider votre ſort : faites-vous donc un partiſan de cet Inconnu, un ami de votre Juge, un eſclave de votre Maître; la choſe paroît d'abord difficile, & ne l'eſt pas, pourvû cependant que votre Préface ſoit lûe; car c'eſt une condition que les Juriſconſultes appellent *ſine quâ non*, & les gens moins myſtérieux la nomment eſſentielle. Il eſt vrai que l'on eſt fort dégoûté des Préfaces aujourd'hui; le Lecteur avide dans ſa curioſité, paſſe tout d'un coup du titre au Livre, & mépriſe tout ce qui le précede; vraiſemblablement c'eſt la faute des Auteurs : ſi les Avis, les Avertiſſemens, les Préfaces étoient quelque choſe d'amuſant, on les liroit; car vous

n'ignorez pas qu'on lit aujourd'hui pour s'amuser. J'entreprends de ramener les Lecteurs aux Préfaces, & pour cela je vais donner des conseils solides & utiles aux Auteurs.

Je me jette à vos pieds, Lecteur intelligent; j'embrasse vos genoux, cher Lecteur; je me prosterne, je me confonds, je m'abysme devant vous, Lecteur érudit & profond; voilà le protocole des premieres politesses, voilà un abregé des expressions les plus usitées au commencement des Préfaces, & il n'y a personne qui résiste à tant d'humiliations, à un abaissement si grand: après cela reprenez hardiment votre caractere; si vous êtes présomptueux, parlez avec assurance; si vous êtes timide, rampez toujours; votre amour-propre doit regler le choix de vos expressions, vos craintes ou votre confiance, voilà votre boussole.

J'ai fait un Livre que je crois bon ; pourquoi ne le dirois-je pas ? Je me suis donné mille soins pour faire des recherches sûres, ou du moins que je crois telles ; j'ai pris des morceaux tous faits d'un côté, il a fallu les copier ; j'ai tiré des passages d'un Livre étranger, il a fallu les traduire ; j'ai rassemblé des faits interessans, recueilli des anecdotes curieuses, recherché des époques connues, mais frappantes ; enfin, de plusieurs Livres j'en ai fait un, cela demande un travail suivi, une attention non interrompue, il n'est pas juste que je laisse ignorer toutes mes peines ; les choses que l'on voit faites n'annoncent pas ce qu'elles ont coûté à faire : ce Livre qui a causé tant de sueurs & de fatigues, ne dit pas ce que l'on a souffert à le composer ; je dois l'annoncer, je dois le dire, & le Public ne peut que

m'en ſçavoir gré, car il eſt jaloux de meſurer ſa reconnoiſſance aux ſervices qu'on lui rend. Je ſçai bien que c'eſt un mérite de faire beaucoup de choſes en peu de tems; telles petites Piéces de Societé ſont bonnes, parce qu'elles n'ont rien coûté; un Impromptu eſt une choſe charmante, une Tragédie même ne tombera pas tout d'un coup, ſi l'on ſçait qu'elle à été faite fort promptement; mais auſſi il ſe trouve des gens cauſtiques qui ne reçoivent point de pareilles excuſes: mettez-y plus de tems, diſent-ils d'un ton critique, & donnez du bon. Ce ſont ces Lecteurs-là que je veux gagner, moi qui ai ſué ſang & eau pour faire un Livre; par exemple, ſi voulant gratifier l'Univers entier d'un Livre avec lequel on n'a plus beſoin d'autres Livres, d'un Livre qui eſt à lui ſeul une Bibliotheque toute en-

tiere, d'un Livre qui dit tout, qui renferme tout, qui instruit de tout; d'un Livre enfin tel que l'auroit pû faire ce fameux Pic de la Mirandole, qui à vingt-un ans soutint une thèse publique *de omni re scibili*, sur toute chose connue, défiant ainsi l'Univers de le trouver en défaut. Si je veux produire un tel Livre, & que ne pouvant embrasser à moi seul tant de connoissances, (car il n'y a jamais eu qu'un Pic de la Mirandole, & il n'y en aura je crois jamais d'autres, supposé qu'il ait existé,) ne pouvant réunir tant d'objets, j'appelle du secours, je forme une societé de gens de Lettres, qui tous mettent la main à l'œuvre avec une égale ardeur, se livrent tout entiers à leur besogne, & après avoir fait un chef-d'œuvre chacun en particulier, me donnent lieu de rendre le total un chef-d'œuvre universel. Voilà

sans doute une belle opération. Eh bien, le Public devinera-t-il qu'on a remué un nombre immense de volumes qui pourrissoient dans un magasin, qu'on a mis tous les Interprétes en œuvre pour faire passer dans notre langue les richesses Litteraires de nos voisins, que tous les Sçavans morts ou vivans ont été consultés, qu'on a même fait valoir des Ouvrages qui étoient au rebut, fait revivre des Auteurs oubliés, fait connoître des Livres ignorés? car tout est bon en pareil cas, & quand il faut parler de tout, n'importe comment ou d'après qui l'on parle. Le Public ne sçauroit donc pas tout ce qu'il me doit, si je ne l'en instruisois; & c'est par le moyen d'un Discours Préliminaire bien étendu, bien composé, que je l'en instruis; je fais plus pour qu'il ne doute de rien, je mets sous ses yeux le *Prospectus* de

au plus douze pages. Mais que dire dans une Préface de douze pages? Que dire? vous répond un bel-Esprit, mille choses plus jolies les unes que les autres; c'est encore trop que douze pages, je n'en voudrois que six, & je gage produire une petite Préface comme on n'en aura point vû, une *Préface délicieuse.*

D'abord j'insererois dans la premiere page une bonne déclaration d'amour; & pour qui? Pour les Lecteurs féminins. Je mettrois ainsi de mon côté toutes les femmes par un petit compliment bien spirituel & bien galant; après m'être déclaré leur adorateur, je ne pourrois manquer d'être homme d'esprit.

Dans la seconde, je dirois de petites injures toutes en épigrammes, à ces maris qui ne sont pas du bel air, & qui s'avisent d'être jaloux, qui voudroient

droient regler jusqu'aux lectures de leurs femmes. Je dirois, par exemple, que ce sont des animaux domestiques qui nous rendent la vie dure : que de gens je gagnerois par cette bonne plaisanterie !

Dans la troisiéme, je préviendrois mes Lecteurs (c'est toujours le beau sexe) que si j'ai traité le sentiment d'une façon un peu abstraite, un peu métaphysique, (voilà le terme) c'est que le langage commun annonce une façon de penser commune, & qu'il vaut mieux sentir, que comprendre : or le Public à qui je m'adresse, est bien plus capable de l'un que de l'autre.

Dans ma quatriéme page, je m'étendrois sur les connoissances actuelles des Dames ; je dirois qu'il est fort rare aujourd'hui de rencontrer des femmes qui ne sçachent pas un peu d'Al-

gébre, beaucoup de Physique, de la Géometrie, des Langues étrangeres, de la Chymie même, & peut-être l'Anatomie, à moins qu'on ne suppose que les femmes ont été élevées en Province, ou dans les quartiers de Paris qui ont le ton de la Province. On peut parler de tout au sexe, il est instruit; un Public si éclairé rassure bien un Auteur qui n'a que l'ignorance à redouter.

Ma cinquiéme page rouleroit sur les définitions de l'Esprit; je chercherois à deviner s'il est masculin ou féminin; je pencherois cependant beaucoup pour le féminin, & si je n'osois l'assurer, de peur qu'on ne me prît pour un Auteur féminin, au moins je déclamerois fort contre les Anciens; je les accuserois d'injustice & de partialité. En effet, pourquoi ne pas déclarer l'Esprit masculin & féminin

tout ensemble, comme l'Amour: l'Esprit appartient aux deux sexes, ainsi que lui; pourquoi l'Amour a-t-il le privilége d'être des deux genres? Au-reste, je terminerois cette petite controverse intéressante, par un joli jeu de mots; je dirois d'un air malin, qu'incessamment l'Esprit ne sera ni masculin ni féminin, mais *neutre*, parce que tout le monde veut en avoir. Cette épigramme jettée là comme sans dessein, auroit un grand succès.

Ma sixiéme page enfin seroit une récapitulation des cinq autres; car il faut toujours se résumer. Je dirois en raccourci tout ce qui auroit été déja dit, mais d'une autre façon, avec de jolies tournures, de petits traits détachés, des bluettes d'esprit: on doit en avoir toujours; & sur le point de quitter ses Lecteurs, il faut se quitter bons amis, sur-tout à l'instant critique du

paſſage de la Préface au Livre; c'eſt un furieux ſaut, j'ai penſé dire un ſaut périlleux; il faut que le Lecteur raſſemble toutes ſes forces; & ſi vous le laiſſez languir, il bâille, il s'endort, le Livre eſt remis au lendemain, & toutes vos peines ſont perdues, car le lendemain eſt promis à un autre.

Voilà les conſeils d'un homme à la mode, ſuivez-les ſi vous voulez avoir la vogue; c'eſt l'oracle des Sociétés; écoutez donc & profitez, Auteurs légers & badins, qui voulez plaire. Plus vous approcherez de ce modéle, plus vous ſerez aſſurés du ſuccès.

J'ai donné d'abord l'idée d'une Préface telle qu'on peut la deſirer à la tête d'un Livre de Sciences, & d'un Livre utile; l'agréable eſt venu enſuite: j'aurois bien dû lui donner la préférence, c'eſt le ton d'aujourd'hui; mais ſoit diſtraction, ſoit habitude,

soit enfin que je n'en sçache pas la raison, ce qui est le plus probable; les choses sont ainsi disposées, je n'y changerai rien. Passons maintenant à une branche de Littérature fort intéressante : ce sont les Préfaces des Livres inutiles. Elles ne sont pas telles à beaucoup près; puisqu'elles servent à faire passer l'Ouvrage. Il faut beaucoup d'art dans ces sortes de Préfaces, & même que cet art soit caché; car si le Lecteur devine votre secret, il laisse tout d'un coup Préface & Livre, il abandonne tout. On verra dans l'Ouvrage ce que j'entends par Livres inutiles; pour le moment il suffit de les supposer tels. Il leur faut donc une Préface. Comment engager le Public à bien recevoir un Livre dont le titre seul l'indispose, un Livre qu'il compte mettre au rebut, qu'il ne croit seulement pas digne de faire nombre dans

une Bibliotheque ? Comment porter un Lecteur à boire l'ennui à pleine coupe ? (cette figure est hardie, mais elle est vraie.) Comment lui fasciner les yeux au point de lui faire voir du plaisir où il n'y en a point, lui qui est si fort éclairé sur cet article, qu'il est presque impossible de lui en imposer ? Oh ! voici le secret infaillible d'obtenir de lui tout ce que l'on voudra ; c'est d'avoir de l'esprit, & d'en promettre encore davantage. Vous n'ennuyerez jamais avec de l'esprit ; ou si vous ennuyez, on n'osera le dire, de peur de passer pour un homme qui n'en a pas. Que votre Préface soit donc bien écrite, c'est d'abord un point essentiel ; qu'il y ait des historiettes, cela amuse ; qu'elle fourmille d'épigrammes, oh ! cela enleve ; vous serez un homme divin, & tout ce qui n'est pas saillie est platitude. Mais en-

fin, que dire dans toute une Préface ? Si vous faites de semblables questions, c'est que vous n'avez ni génie, ni imagination ; gardez le silence, ce n'est pas pour vous que je parle ; mon discours s'adresse à ces génies heureux, ces esprits féconds, qui sur une bagatelle vont parler trois jours & trois nuits, qui sçavent faire valoir un rien, qui tirent parti d'un mot ; ils ont fait un Livre sur ce mot, sur ce rien, sur cette bagatelle ; il faut bien être lû ; la Préface dispose tout pour cela, elle laisse entrevoir que mille traits intéressans sont cachés sous des discours frivoles en apparence ; que des gens en place sont dépeints dans les portraits qui d'abord ne ressemblent à personne ; que des événemens remarquables sont cachés sous l'emblême d'un conte & d'une fable ; enfin, qu'il y a une clef, & qu'il s'agit de la dé-

couvrir. Avec cet air de myſtere on excite la curioſité, on donne envie de lire, & l'on parvient à ſon but.

Il y a encore une autre ruſe qui n'a pas moins de ſuccès dans une Préface; c'eſt un air d'indifférence ſur le blâme ou les applaudiſſemens; on fait entendre au Lecteur que l'Ouvrage annoncé eſt un enfant de la Philoſophie, c'eſt-à-dire, un enfant conçu ſans plaiſir, né ſans douleur, expoſé ſans chagrin, & que l'on n'avouera pas même quand il auroit par la ſuite un mérite reconnu; cette inſenſibilité pique le Lecteur, loin de le dégoûter; il veut voir s'il ne fera pas la fortune d'un Livre malgré ſon Auteur, il eſt la dupe de cette prétendue Philoſophie, il lit, & c'eſt tout ce que l'on vouloit; car le débit d'un Livre eſt ſouvent tout le prix que l'on veut recueillir de ſes peines. Il y a mille façons de tromper

le Public, qui cherche toujours le plaisir de bonne foi; & c'est parce qu'il le cherche qu'on peut le tromper plus aisément. Autrefois on se méfioit des Auteurs, parce que l'on sentoit la difficulté de l'être; mais aujourd'hui rien de plus aisé: on fait un Livre comme on invente une mode, parce que l'on a de l'esprit aussi aisément que du goût.

Il y a une grande difficulté que je n'avois pas d'abord prévue, mais qui se présente maintenant à mon esprit; c'est que le Public peut être dégoûté des Préfaces, & ne les plus lire; quelle ressource alors pour le gagner? L'objection est grave, & la réponse ne se présente pas tout d'un coup. Pour la chercher plus à mon aise, je vais d'abord examiner s'il est vrai qu'on ne lise plus les Préfaces. Je sçai bien que deux sortes de Lecteurs n'en font pas

grand cas ; ceux qui liſent par inaction ou pour paſſer le tems, & ceux qui liſent dans un eſprit de critique : les premiers veulent être intéreſſés par quelque choſe, il faut que leur attention ſoit réveillée ; les ſeconds apportent dans leur lecture un eſprit de malignité qui veut quelque objet. Or lire une Préface, critiquer une Préface, cela n'en vaut pas la peine ; c'eſt l'Ouvrage que l'on deſire voir, c'eſt à lui qu'on en veut. Mais il eſt auſſi une une troiſiéme ſorte de Lecteurs qui ne ſe refuſent à rien, qui ſont nés complaiſans, qui ont toujours du tems de reſte quand ils eſperent s'amuſer, & qui ſçavent toujours gré à un Auteur d'avoir voulu leur plaire : ces gens heureuſement nés prennent un Livre ſans examiner s'il eſt gros ou petit, s'il y a vingt volumes ou s'il n'y en a qu'un, ils le liſent avec un courage

inimitable; quelquefois ils s'ennuient, mais cela ne les touche pas, & leur bon naturel les porte encore à plaindre la peine que l'Auteur a pris de les ennuyer. Ils voudroient, pour beaucoup, en pouvoir faire autant. Oh! ces gens-là lisent une Préface, ils lisent le Privilége même lorsqu'il y en a un; la lecture a tourné en habitude chez eux, & elle est si invéterée, que si les Auteurs venoient à manquer, ils périroient d'inanition. Voilà un Public tout formé pour les Préfaces, & qui doit encourager ceux qui aiment à en faire. Mais revenons à l'objection redoutable à laquelle j'ai craint de répondre d'abord : supposons, ce qui n'est pas prouvé, comme je l'ai fait voir, qu'on ne lise plus les Préfaces; cela dispense-t-il d'en faire? Point du tout; c'est un hommage que l'on doit au Public : il n'en fait pas cas ; mais si

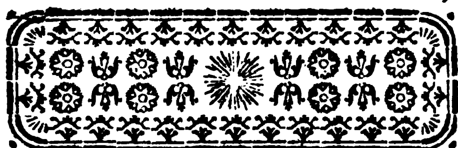
pour cela vous veniez à vous en difpenfer, il le trouveroit fort mauvais, car il eft exigeant, & d'ailleurs il faudroit être bien dupe pour s'ôter à foi-même une reffource auffi grande. Que femble un Livre qui du titre paffe à l'Ouvrage, & qui fe termine par le mot *Fin ?* C'eft un corps décharné, quelque efprit qu'il ait, il fait peine à voir; au lieu qu'un Livre environné, efcorté, pour ainfi dire, par un nombre de petits antécedents, & par une fuite auffi nombreufe que brillante, eft comme un corps chargé d'embonpoint, orné d'un coloris & d'une fraîcheur qui annoncent la fanté : il plaît d'abord, & l'on ne s'informe pas de ce qu'il vaut.

Je crois qu'après cette riche comparaifon l'on demeure convaincu qu'il faut une Préface; infenfiblement j'ai formé la mienne en parlant de celles

des autres : ſi l'on me demande pourquoi ce qu'il y a d'utile s'y trouve noyé dans un amas d'inutilités, pourquoi le peu de bonnes réflexions qu'elle renferme eſt abſorbé par un verbiage ſans fin & ſans meſure, j'ai une réponſe toute prête : j'avois une Préface à faire, & une Préface qui devoit être le modéle des autres. Mais au ſurplus, que ſçait-on ſi mon prétendu verbiage ne renferme pas un ſens caché ? ſuis-je obligé de dire mon ſecret ? Au lieu de parler par épigrammes, j'ai peut-être employé les énigmes ; obſcurité pour obſcurité, j'aime bien autant celle-ci, car l'eſprit y a plus de jeu, & l'on eſt eſtimable tant que l'on n'eſt pas deviné. Il y a mille gens qui font profeſſion de louer ce qu'ils n'entendent pas, pour ſe donner un air profond ; j'aurai ces gens-là pour moi ; & les autres, piqués de n'avoir pas apprécié

les choſes ce qu'elles valent, reviendront à moi pour me rendre la juſtice que je mérite : au moins me doit-on celle d'avouer que j'ai bien ſuivi mes préceptes. Je n'ai pas dit ici un mot de mon Ouvrage, & j'ai cependant donné à cette Préface une longueur raiſonnable, deux choſes eſſentielles pour ſa perfection ; je ſerai donc Docteur & modéle tout enſemble, puiſque j'ai prêché d'exemple.





AGENDA DES AUTEURS.

ETRE Auteur, c'eſt un état aujourd'hui, comme d'être Militaire, Magiſtrat, Eccléſiaſtique, ou Financier. Si l'on pouvoit choiſir, j'imagine que l'état d'Auteur n'auroit pas la préférence, parce qu'il ne donne guères ce qu'on appelle aujourd'hui le *ſolide*, c'eſt-à-dire, les richeſſes. Quoique cet état faſſe une claſſe particuliere dans la Societé, cela n'empêche pas ceux des autres claſſes d'y vouloir être admis : l'Officier, par exemple,

fait des Livres aujourd'hui, & souvent ne sçait pas faire l'exercice ; le Magistrat quitte l'étude des Loix, qu'il n'entend pas, pour faire des incursions dans le pays des Belles-Lettres, dont il sçait tout au plus la carte ; l'Ecclésiastique veut aussi être Auteur, mais ce n'est ni pour instruire, ni pour édifier ; le Financier même écrit, & donne des leçons pour rouler plus commodément, ou faire meilleure chere ; c'est le seul qui ne sort point de son état, puisqu'il vise toujours à l'utile. Tout le monde se mêle aujourd'hui d'écrire ; & le comble du chagrin pour les Auteurs, c'est qu'un Valet de chambre ose donner la Vie de son Maître. Cependant ils ont quelque tort de s'en plaindre ; qui connoît mieux un homme que celui qui le sert ? L'on a dit avec bien de la raison, *qu'il y avoit peu de Héros pour*

leurs Valets de chambre. Le désordre apparent qui regne dans l'état Littéraire, n'est que l'imitation de ce qui se passe ailleurs. Ne sçait-on pas qu'aujourd'hui le Militaire est Financier, le Magistrat sçait venger une injure; le Financier juge, les Ecclésiastiques sont Courtisans : tout est confondu, dira quelqu'un de mauvaise humeur. Point du tout; il est bon que chacun se mêle de plus d'une chose, cela ôte le mystere. Autrefois l'on avoit la simplicité de croire que c'étoit une chose bien difficile d'annoncer la parole de Dieu; maintenant un Curé de Village sçait faire un Sermon tout entier : on croyoit bonnement qu'il y avoit de la bravoure à se battre, & l'on voit aujourd'hui un Cuisinier porter l'épée & s'en servir : on imaginoit que de rendre la justice, c'étoit une fonction pénible qui demandoit beaucoup de

connoiſſances & très-peu de diſſipation ; actuellement l'on eſt Magiſtrat dès le berceau, on juge avant de ſçavoir parler, & l'on apprend en même-tems les Loix & la Muſique, à monter à cheval & à écrire : on penſoit que la Finance étoit un Pérou, mais un Pérou dont l'entrée n'étoit permiſe qu'aux Favoris des Grands & à leurs Valets de chambre ; aujourd'hui la Finance eſt preſque ruineuſe, tout le monde y eſt admis, & l'on y voit des Nobles de douze races. Que réſulte-t-il de ce prétendu déſordre ? Que chacun ſçait & fait plus que ſon état ne demande. Eſt-ce un mal pour la République ? Non ſans doute. Si donc il y a des Auteurs de tout âge, de tout ſexe & de toute condition, c'eſt un bien pour les Lettres ; & les Auteurs par état doivent s'en applaudir ; s'ils ſont Citoyens ; ils n'en forment pas moins

un corps d'autant plus diſtingué, que l'eſprit eſt plus précieux & plus recherché.

Pour être admis dans ce corps reſpectable, & jouir des priviléges qui y ſont attachés, faut-il une vocation bien décidée, un apprentiſſage long & pénible ? Non, ces précautions ſont bonnes pour des gens méchaniques, à qui il faut inculquer profondément les choſes avant qu'ils les connoiſſent. Par exemple, dans les Arts & Métiers il y a des talens naturels que l'on deſire de ceux qui s'y deſtinent ; ils doivent auſſi être Apprentifs avant de paſſer pour Maîtres ; il faut plus encore, il faut un chef-d'œuvre pour être reçu, à moins que l'on ne ſoit *Enfant de la balle*, comme ils diſent eux-mêmes, car alors on eſt ſenſé tout ſçavoir, & l'on eſt reçu *gratis*. Mais pour être Auteur, il ne faut pas tant de cérémonies,

l'envie de l'être tient lieu de vocation ; & pour apprentiſſage on peut faire valoir la lecture aſſidue de tout ce qui paroît de nouveau, & la compoſition de quelques Pieces fugitives mal digerées, que l'on appelle *Ouvrages de Societé*, & qui ne voient jamais le jour, parce qu'elles ne pourroient le ſoutenir : le premier Ouvrage eſt un chef-d'œuvre qui vous fait admettre tout d'un coup au rang des beaux Eſprits ; j'ai voulu être Auteur, c'eſt ma vocation ; j'ai oſé l'être, voilà mon apprentiſſage ; je le ſuis, c'eſt mon chef-d'œuvre. Vous auriez donc mauvaiſe grace, Auteurs, qui que vous ſoyez, fameux ou ignorés, heureux ou mépriſés, riches ou affamés, vous auriez tort de me traiter d'uſurpateur, & vous me verrez inceſſamment dans l'Almanach des beaux Arts, à la tête de la copieuſe nomenclature que l'on

y a recueilli. Si je suis un des premiers, ne vous en formalisez pas; mon nom commence par un *A*, il a fallu suivre l'ordre alphabétique, & ce n'est plus le mérite qui distingue un Auteur, c'est la premiere lettre de son nom qui lui assigne le rang qu'il doit tenir.

Après avoir embrassé un état, & sur-tout celui d'Auteur, il faut en faire quelques fonctions, au moins pour le début, sans cela le titre demeureroit incertain. On se détermine donc à faire un Livre, sauf à se reposer après cela sur ses lauriers, si cet Ouvrage vous en a mérité quelques-uns; imitant en cela ces Militaires prudens & réfléchis, qui pour un passe-droit fort heureusement arrivé, quittent le service dès qu'ils ont reçu la premiere récompense militaire, & vont dans leur Province dire à quiconque veut

les entendre, qu'ils ne prendroient pas le parti des armes, si c'étoit à recommencer; que le moindre risque est de ruiner sa santé & sa bourse : on juge bien qu'avec de tels discours ils font des prosélites. D'autres plus réservés encore, prennent un petit collet pour être quelque chose, & ne se chargent point des fonctions pénibles du Sacerdoce, parce qu'ils en sentent tout le poids; ils ont assez de leur belle ame à conduire, sans s'embarrasser de celles des autres. On en voit enfin qui se munissent d'une charge distinguée dans la Magistrature, & regardant les jugemens des hommes comme fort douteux, ne veulent pas risquer le leur; ils vont donc s'enfermer dans une Terre, où leur titre n'est connu que de quelques paysans leurs vassaux, & ne sert souvent qu'à les vexer plus impunément. Il n'y a qu'un



état où l'on ne voit personne se contenter du titre & laisser les fonctions; elles sont trop avantageuses pour les négliger, & les véterans sont ceux qui les remplissent le mieux.

Celui qui s'est mis dans la tête d'être Auteur, veut donc faire un Livre pour mériter ce nom; car aujourd'hui ce n'est pas la bonté de l'Ouvrage, ni sa qualité, qui acquiert le titre d'Auteur; un Traducteur, un Compilateur, un Copiste, un Chansonnier, ce sont des Auteurs, & ils tiennent un rang dans la République des Lettres; il suffit d'avoir mis son nom à la tête d'un Livre pour se dire Auteur, & pour avoir droit de critiquer les autres. Il n'est pas étonnant que chacun s'empresse à gagner ce rang, car l'on aime à juger, & d'avoir écrit, donne le droit de décider. Ma vocation est bien reconnue, mon droit est averé,

mon but eſt découvert; je vais maintenant entrer dans la carriere.

Quelle eſt ma premiere occupation? C'eſt de choiſir un titre pour mon Livre; la choſe n'eſt pas aiſée. Si je voulois inſtruire, mon titre ſeroit bientôt trouvé, il ſeroit pris dans l'Ouvrage même; mais je veux plaire, & pour cela il faut m'annoncer d'une façon également agréable & neuve. Pour être lû, il faut attirer le Public par quelque choſe de ſingulier, comme les Charlatans qui paroiſſent ſur la place vêtus magnifiquement, mais toujours d'une façon ſinguliere; cela étonne le peuple, on lui parle, il eſt dupé. Cherchons donc un titre nouveau, un titre comme il n'en a point paru, des mots qui ſoient tout étonnés de ſe trouver enſemble, comme les vêtemens achetés à la friperie, qui ſont riches, mais ne furent jamais faits l'un pour l'autre:

par

par exemple, *le Code de la Nature*; Quel joli titre! que cela eſt bien imaginé! Chacun ſçait ce que c'eſt que *Code*; les jeunes Magiſtrats en parlent ſi ſouvent, peut-être ſans le connoître, que tous, juſqu'aux Valets, ſçavent ce que c'eſt qu'un Code; & ſans doute que le Cuiſinier appelle ſon Livre de cuiſine, ſon *Code*. Le mot de *Nature* eſt encore plus connu, du moins en apparence, car aujourd'hui on lui accorde tout. Mais ces deux mots ſi uſités chacun en particulier, ne s'étoient jamais trouvés enſemble; voilà ce qui fait leur prix. Un titre en exclamation eſt encore quelque choſe de neuf, & qui étonne; *Ah quel Conte!* Peut-on rien voir de plus léger, de plus charmant, *Ah quel Conte!* Il n'y a perſonne qui n'ait envie d'avoir le Conte; on le lit juſqu'au bout; & y eût-il neuf volumes entiers, on n'en perd pas une ligne.

Pour ſuivre d'auſſi parfaits modéles, j'ai tâché de donner à cet Ouvrage un titre original. En effet, eſt-il rien de plus ordinaire qu'un *Agenda*, un *Calpin ?* Tout homme rangé, qui a la mémoire foible, porte avec lui ſon *Calpin*, ſon *Agenda*. D'un autre côté, eſt-il rien de plus commun que des Auteurs ? C'eſt ce qui fait notre étonnement & en même-tems notre admiration. Un François fait un Livre, comme un Allemand boit un verre de vin, comme un Anglois dépenſe ſes guinées, comme un Eſpagnol joue un air de guittare, comme un Italien attrappe les badauds. Mais s'il eſt commun de voir des Auteurs & de ſe ſervir d'un *Agenda*, il ne l'eſt pas de voir un Livre intitulé *Agenda des Auteurs*. Cela eſt tout neuf, cela eſt ſingulier, & par conſéquent cela doit plaire. Je me ſuis bien acquité du premier ſoin

d'un Auteur, le Public jugera ſi j'ai rempli de même tous mes autres devoirs. J'entre en matiere, & je vais tâcher d'établir des principes pour fabriquer un bon Ouvrage, c'eſt-à-dire un Ouvrage qui plaiſe & qui ait du ſuccès, car cela eſt ſinonyme. Paſſons d'abord en revue les différens genres de connoiſſances ſur leſquels on peut écrire, & commençons par le ſérieux, pour finir par l'agréable; car c'eſt ce dernier genre qui a le plus de ſuccès, & qu'il faut par conſéquent traiter avec le plus de méthode.

Un Auteur qui veut être lû, (& c'eſt-là je crois l'ambition de tous les Auteurs) après le choix d'un titre nouveau & attrayant, doit s'attacher à bien remplir la tâche qu'il s'eſt impoſée. Si c'eſt un Ouvrage de Doctrine, par exemple, & de Doctrine reſpectable, comme celle de la Religion, il ne

faut pas s'aviser de ſuivre les routes tracées par les grands hommes du dernier ſiécle : un Arnauld, un Nicole, un Boſſuet, un Bourdaloue, ce ſont des ſentiers trop battus; il faut ſe former un chemin nouveau, ou tout au moins prendre une route ignorée, une route qui n'ait été connue que dans l'antiquité la plus reculée; avancer de ces opinions qui furent condamnées dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, ſans doute, direz-vous, parce qu'elles n'étoient pas entendues; bâtir un ſyſtême de Religion plus conforme à l'humanité, que celle que l'on s'efforce avec raiſon de nous faire croire; l'appuyer en abuſant de l'autorité reſpectable de l'Evangile, & à la faveur de quelques paſſages des Peres, qui ne conviennent point du-tout à la choſe; prouver, quelque mal que ce ſoit, que tout ce qu'on nous a dit

juſqu'ici, n'a été fondé que ſur notre ignorance. Qu'il faut ramener les choſes à leurs vrais principes, & que la Religion des premiers ſiécles doit être la même que celle d'à-préſent. Que la ſuperſtition a couvert la ſurface de la terre; & qu'aujourd'hui que les Nations ſont plus inſtruites & plus éclairées, le voile doit tomber; la vérité doit renaître, & la liberté avec elle. Dire toutes ces fauſſetés avec un ſtyle impoſant, un air inſtruit, beaucoup de citations, & l'appui de quelques Docteurs; en voilà aſſez pour ſe faire regarder comme l'Apôtre de l'eſprit humain, ou le vengeur de la raiſon ſi long-tems maltraitée; car voilà où l'on en doit venir.

Après avoir porté quelques coups à la ſourdine, on prend un vol plus hardi: on attaque tout d'un coup les premiers principes; on ſape juſqu'aux

fondemens les vérités reçues, en les traitant de préjugés; & l'on fait entendre le cri de la Nature qui se révolte. Il faut bien expliquer pourquoi elle se révolte. De-là vous tombez insensiblement dans la Religion naturelle; vous en expliquez les loix, vous en faites connoître les avantages : & comme rien ne s'accorde plus avec nos goûts & nos inclinations que cette fausse Doctrine, vous êtes sûr de plaire, & votre Ouvrage a du succès. Il n'est pas mal encore de faire sentir quelquefois que vous regrettez de ne pouvoir vous expliquer davantage. Il faut louer, comme sans dessein, les Gouvernemens où il est permis de parler librement; & en gémissant de n'avoir pas la liberté de tout dire, vous donnez à vos Lecteurs celle de tout penser. Croyez qu'ils iront aussi loin que vous pouviez esperer d'aller; vous

les avez mis sur la voie, ils se passeront de guide, & arriveront à la véritable incrédulité : cette mâle vigueur des Esprits forts ne leur manquera pas ; & vous pouvez être sûr que tant que vos Lecteurs seront en bonne santé, ils admireront vos efforts, ils loueront votre façon de penser, & vous appelleront le Héros de la vérité. Il n'y a qu'au dernier moment où vous perdrez sans doute de votre lustre ; mais consolez-vous, vous aurez fait des prosélytes, vous aurez été lû, voilà tout ce que vous desiriez. Vous êtes décidé Docteur de la Loi nouvelle ; vous n'en serez pas le martyr ; car ce sera tout au plus si votre Livre est condamné au feu ; encore si cela est, aurez-vous l'agrément de le voir plus répandu, plus connu, & entre les mains de tout le monde. Je crois qu'on ne pouvoit desirer un succès plus complet.

Etes-vous un Sçavant, un Philosophe, un homme initié dans les secrets de la Nature, le confident, pour ainsi dire, de la Divinité? donnez-nous un système du monde, qui anéantisse celui de Descartes & celui de Newton même, un système qui explique tout & ne laisse rien à desirer, un système nouveau enfin; mais surtout ayez de la confiance en vos lumieres, voyez toujours de la clarté dans vos principes, de la netteté dans vos propositions, & de la force dans vos preuves. Que les autres y voient tout cela, ou ne s'en doutent pas, n'importe; vous êtes convaincu, c'est assez pour que les autres le soient: s'ils trouvent vos problêmes mal résolus, & vos preuves très-contestables, ils ont tort, c'est qu'ils ne vous entendent pas. N'oubliez pas qu'il faut qu'un Philosophe mette la Religion de côté, quand il

raiſonne ; un Phyſicien n'eſt pas fait pour former des ſujets à la Théologie, chacun a ſon diſtrict, & vous devez prendre le monde *à parte rei*, comme on dit en Logique ; c'eſt-à-dire, abſtraction faite de tout autre objet, de ſon Créateur même. Cela vous mettra bien à votre aiſe ; vous dérangerez, ſi vous voulez, l'époque de la Création ; vous ferez remonter le Déluge bien plus haut ; vous aſſurerez que la mer a autrefois occupé la place de la terre ; c'eſt-à-dire, par exemple, que l'Océan ou la Méditerranée étoit à Paris, il y a trois ou quatre mille ans. Vous direz à l'homme, qu'il a trop de vanité de croire ſon eſpece la plus parfaite ; vous mortifierez ſon amour-propre, en lui démontrant clair comme le jour qu'il y a des hommes marins, que l'on en a vû en Hollande ; qu'il y a eu des Satyres, témoin ce que dit Plutarque du

tems de Sylla. Enfin, vous jetterez le plus d'incertitude que vous pourrez ſur tous les Etres exiſtants; vous confondrez tous les principes reçus, & vous viendrez peut-être à bout de ramener le corps des Sçavans à la Loi naturelle qui doit être leur guide; c'eſt-à-dire, à une Loi fort arbitraire, une Loi fort changeante, une Loi ſur laquelle on ne peut rien établir que par des faits. Telle choſe eſt, parce qu'elle eſt, & rien n'empêche qu'elle n'ait été autrement. Voilà le raiſonnement qui doit vous ſervir de regle dans l'établiſſement de votre ſyſtême, & vous en ſerez véritablement l'Auteur; car de citer Dieu dans un Ouvrage Philoſophe, c'eſt un langage de Sacriſtie, dit un bel Eſprit du ſiécle. Si vous inquiétant peu du gouvernement général du monde, vous vous réduiſez à donner des lumieres ſur

votre propre existence, sur les facultés de ce qui agit en vous, de ce qui pense; si vous parlez de l'ame, en un mot, & de la substance; la bonne Métaphysique demande fort peu de hardiesse, on s'y perd quand on veut trop approfondir; allez bonnement, le bistouri en main, dissequer le cerveau de l'homme, & faites-y voir dans les dix paires de nerfs toute la méchanique de nos sensations, de nos mouvemens, & par conséquent, direz-vous, de nos pensées. En rabaissant ainsi l'homme à la condition des animaux, ne manquez pas d'élever ceux-ci à la perfection de l'homme, donnez-leur des connoissances, de la réflexion, des desseins: citez pour preuve bien des faits constatés par un Berger, ou, pour y donner plus de poids, par un Curé de campagne; on sera étonné de voir qu'un petit chien a une ame, &

qu'il eſt fort incertain que l'homme en ait : l'Anatomie vous eſt d'un grand ſecours pour prouver l'un & l'autre. Un Métaphyſicien qui voudroit s'élever au-deſſus de ce que l'on ſent & de ce que l'on voit tous les jours, ſeroit un homme à viſion, un homme ſyſtêmatique. Ne voit-on pas à chaque inſtant le rapport eſſentiel qu'il y a entre nos actions & nos paſſions, entre les objets extérieurs & nos goûts, entre les choſes naturelles & nos penchans ? Il eſt donc clair que les uns ſont les occaſions des autres ; ou, pour parler ſçavamment, les cauſes occaſionnelles, les cauſes efficientes ? Si cela eſt démontré, comme vous devez le croire, & le faire croire, il eſt auſſi démontré que .... Je m'arrête, car ce ſeroit inſulter à l'humanité, que d'en dire davantage ; on voit aiſément la chaîne de concluſions qui menent au Maté-

rialiſme, l'objet chéri, le but eſſentiel de tous les grands Philoſophes, & de tous ceux qui ſecouent les prétendus préjugés du vulgaire. Un Sçavant plus timide, auroit été plus lentement dans l'établiſſement d'un ſyſtême de Phyſique ou de Métaphyſique. Deſcartes, par exemple, avoit la foibleſſe de vouloir reconnoître la ſageſſe du Créateur dans toutes les parties du monde, dans toutes les opérations de la Nature; des Sages de l'antiquité, des Payens même, lui avoient appris à reconnoître d'abord un Auteur de tout ce qui exiſte, & un Auteur parfait, qui n'a point ſuivi dans ſes opérations les caprices du hazard: de-là il marchoit, comme à tâtons, dans les ſentiers que la Nature a tracés; il vouloit toujours être éclairé du flambeau de l'expérience, & ne hazardoit quelques hypothéſes, quelques conjectu-

res, que pour faciliter l'explication des phénomenes. Vouloit-il parler Métaphyſique, il admettoit un principe ſpirituel dans l'homme, & un Etre penſant, qu'il reconnoiſſoit indépendant de la matiere ; il l'admettoit parce qu'il le ſentoit, parce qu'il éprouvoit en-dedans de lui les opérations de cet Etre. Il diſoit bonnement, J'exiſte, parce que je penſe : mais aujourd'hui ces axiomes ſont proſcrits ; on penſe, parce que l'on voit ; & l'on exiſte, parce que l'on ſent ; tout ſe réduit aux impreſſions que l'on reçoit. Voilà la bonne Métaphyſique, la Métaphyſique dégagée de tout ce fatras de regles & de principes qui ne doivent frapper que les ignorans. Vous vous ferez donc lire en rempliſſant votre Ouvrage de bons raiſonnemens bien obſcurs, mais qui vous paroiſſent clairs ; de bonnes preuves bien en-

chaînées les unes aux autres, & dont on n'entend pas plus la conclusion que les prémices : vous ne serez compris de personne, mais tout le monde vous aura lû ; & vous serez un Auteur d'autant plus profond, qu'on vous aura moins entendu. Semblable à ces Oracles qui faisoient fortune au tems passé ; leurs réponses étoient si embarrassées, qu'il falloit un génie plus qu'humain pour les expliquer ; & comme elles avoient toujours deux sens, on pouvoit les interpréter toujours favorablement à l'évenement ; l'Oracle étoit respectable, & l'on adoroit celui qui l'avoit rendu.

Est-ce la Morale qui vous flatte, & votre grand cœur vous porte-t-il à vouloir instruire les hommes, ou les corriger ? Le dessein est généreux, & quoique vous en deviez attendre peu de succès, il est beau de l'avoir formé.

Voici deux routes que vous pouvez tenir en entrant dans cette carriere, choisissez celle qui vous paroîtra conduire plus aisément au but. Accablez tout d'un coup l'orgueil de l'homme, en lui faisant connoître qu'il n'est que néant & poussiere; qu'il naît dans les larmes; qu'il vit dans les tourmens; qu'il meurt. Que la vanité le flatte envain de quelque supériorité dans la nature. Tout y est aussi parfait que lui. Le dernier des insectes est un chef-d'œuvre dans sa formation, a des sensations comme l'homme, agit comme l'homme, vit comme lui; le plus petit des astres est cent fois plus grand que la terre qu'habite l'homme, & porte sans doute des millions d'habitans semblables à l'homme, ou peut-être plus parfaits que lui. O homme! direz-vous avec cette emphase qui donne un air de supériorité: O homme

de néant ! pourquoi veux-tu t'élever au-dessus des autres créatures ? Pourquoi prétends-tu que tout a été créé pour toi ? Tout existe avant toi, & sans toi ; à peine sçais-tu jouir de ce que tu oses dire formé pour toi ; tu regrettes sans cesse le passé, tu ne profites jamais du présent, & tu crains toujours l'avenir : convaincu de ta misere, tu t'efforces envain de l'oublier, la nature t'y rappelle, tes passions t'y retiennent ; & lorsque tu veux t'en dégager, ton entreprise est une révolte, tes efforts sont des crimes, le vice est ton patrimoine, puisque tu nais avec lui ; il est ton appanage & fait ton tourment pendant le cours de ta vie, souvent même tu finis avec lui. Cette belle imprécation contre le genre humain, ces invectives éloquentes, ces antithèses vives & soutenues, voilà ce qui étonne, ce qui frappe & cor-

rige vraiſemblablement. L'homme eſt humilié, attaquez-le maintenant, & vous ſerez ſûr de vaincre. Préſentez-lui ſes paſſions dénuées de l'amorce flatteuſe du plaiſir, & du maſque impoſant de la néceſſité : faites-lui connoître tous ſes excès, toute leur amertume, & dites-lui ſurtout qu'on ne peut les vaincre qu'en combattant toujours. Elevez-vous encore ici au-deſſus de vous-même, & par une brillante proſopopée rappellez à la vie ces grands hommes de tous les ſiécles qui ont ſçû vaincre leurs paſſions, qui n'ont jamais eu de foibleſſes, qui n'ont eu de l'humanité que le malheur de naître parmi les hommes. Embelliſſez vos modéles, & faites-les voir plus parfaits même qu'ils n'ont été. On ne riſque rien de demander beaucoup, on obtient toujours quelque choſe.

Loin de déſeſperer les hommes par

la difficulté de reſſembler à de ſemblables modéles, loin de les décourager par la diſtance qu'ils voient entre eux & ceux qu'ils voudroient ſuivre, vous les verrez faire des efforts plus qu'humains, s'élever au-deſſus d'eux-mêmes, & bientôt arriver au but. L'homme humilié, les paſſions peintes avec des couleurs affreuſes, la vertu rendue difficile, voilà le chef-d'œuvre de la Morale, & ce qui corrige infailliblement les hommes; ainſi abbaiſſés, ils n'ont plus de courage; leurs paſſions ainſi maltraitées, leurs forces s'affoibliſſent; & quelque loin que ſoit la vertu où vous voulez les faire tendre, s'ils ne peuvent plus y aller d'eux-mêmes, vous les y conduirez ſans doute aiſément, puiſque vous en ſerez maître. Un Ouvrage de Morale formé ſur ce modéle, conduit avec cette prudence, & écrit avec cette

force, ne pourra manquer de plaire, d'être lû, & de corriger, si la chose est possible.

L'autre route qui est la moins frayée, comme ayant moins d'éclat, mais qui peut aussi conduire au but avec de la patience, c'est cette douceur aimable avec laquelle on présente à l'homme le tableau de ses infirmités, en l'avertissant qu'on les partage avec lui. Cette complaisance apparente, le fruit d'une heureuse politique, qui semble pardonner quelques foiblesses pour corriger des vices, qui paroît flatter les passions pour les combatre avec plus de sûreté, & les vaincre les unes par les autres, mais sans les détruire; cet air d'ingénuité qui attire, qui endort, pour ainsi dire, l'amour-propre, en lui faisant entrevoir sa prétendue supériorité, fait naître la confiance & persuade enfin, parce qu'il n'a pas re-

buté. Ce ſont des armes foibles, mais qui réſiſtent quelquefois plus que les autres; ſi leur trempe paroît moindre, les coups qu'elles portent n'en ſont pas moins dangereux, le fer ſe rompt & reſte dans la bleſſure. Si l'on joint à ces précautions dictées par la prudence, une peinture naïve & ſimple de la vertu, ſi l'on fait connoître la douceur de ſes préceptes, le bonheur qui la ſuit, le plaiſir même qui l'accompagne; bonheur ſans regrets, plaiſir pur & ſans remords: ſi l'on fait ſentir quelle ſatisfaction l'homme peut trouver à remplir ſes devoirs, quelle joie l'équité, la douceur, l'humanité font naître dans le cœur qu'elles habitent; combien on s'éleve en s'abbaiſſant à propos; que de chagrins l'on s'épargne en cédant même ce à quoi l'on a droit de prétendre; quel plaiſir on trouve à faire du bien; & que de faire

des heureux, nous rend, pour ainſi dire, ſemblables à la Divinité : cette éloquence douce & perſuaſive flatte, émeut & corrige ; ce portrait de la vertu la fait aimer, & l'on s'attache toujours à ce qu'on aime.

Voilà une Morale bien ſimple, & quelque ſuccès qu'elle puiſſe avoir, vous la trouverez ſans doute relâchée. En effet, il y auroit à rougir de chercher à gagner les hommes pour les corriger. Ce ſeroit une foibleſſe de vouloir les convaincre & les perſuader, avant de les avoir accablés par la force des raiſonnemens, & les menaces mêmes, ſi l'on doute de ſon éloquence ; il faut confondre ; il faut renverſer tout ; il faut tonner enfin, & marcher comme un Conquerant le fer & la flamme en main, portant le carnage & la mort en tous lieux ; le vice abbattu devient votre captif, & la vertu triomphe avec vous.

Voilà en fait de Morale la route la plus sûre. Si avec cela vous joignez un langage bien correct, des phrases bien tournées, des expressions neuves, beaucoup de métaphysique, & une obscurité bien ménagée, vous pouvez vous flatter du succès, & vous passerez pour le Moraliste le plus spirituel du siécle. Souvenez-vous qu'il faut de l'esprit. Quoi, direz-vous, de l'esprit dans un Ouvrage de Morale? Oui, de l'esprit; il en faut par-tout, dans les Traités dogmatiques, dans les Ouvrages de Physique; la Métaphysique n'en est point exempte, & la Morale en demande beaucoup, parce qu'il faut commencer par plaire à l'esprit avant de gagner le cœur: c'est un Connoisseur qui l'a dit, je le répete: donc il faut de l'esprit par-tout. Vous voilà bien avertis, Messieurs les Auteurs; vous n'ignorez pas que l'esprit est

comme le ſel ; celui-ci pique le goût, réveille l'appétit, & préſerve de la corruption ; de même l'eſprit excite à parcourir un Livre nouveau, en fait ſoutenir la lecture, & lui ſauve ſouvent le triſte ſort de tant d'autres qui pourriſſent dans le magaſin du Libraire.

Revenons à nos Auteurs graves, qui conſacrent leurs veilles à l'inſtruction ou au bonheur du genre humain. Les Géometres ſont les plus généreux ; leur travail eſt peu connu, parce qu'il n'eſt pas à la portée de tout le monde ; c'eſt cependant à eux que l'on doit la juſteſſe de l'eſprit, la force du raiſonnement ; ils nous ont fait marcher avec aſſurance dans les routes les plus difficiles, & la vérité leur doit tout ſon luſtre. Deux & deux font quatre ; tout le monde ſçait cela ; il n'y a pas même un Payſan qui ne le ſçache auſſi-bien

bien qu'un Conſeiller, grace à la politique qui a éclairé tous les hommes ſur leurs intérêts; car on prétend qu'il n'y avoit autrefois que les Financiers qui ſçuſſent compter juſqu'à cent: nous devons beaucoup à la Géométrie, mais encore plus aux Géometres. Ils s'apprivoiſent aujourd'hui, & viennent nous faire part de leurs connoiſſances. Ils font même avec nous un échange très-honnête, car en nous communiquant leurs lumieres, ils prennent nos goûts, nos manieres, j'ai penſé dire nos ridicules. En effet, j'ai cru entrevoir quelquefois dans la Societé, des Géometres Petits-Maîtres; l'aſſemblage eſt rare, & le ſujet doit être original.

Le Géometre au moins n'eſt plus un Sçavant abſorbé dans les calculs, un homme armé d'un compas, hériſſé, pour ainſi dire, de proportions;

couvert de problêmes, & qui veuille toujours mesurer le monde, c'est un homme aimable, fait pour la societé, qui mesure l'esprit plutôt que la matiere, qui calcule le génie au lieu des longitudes, qui résoud enfin les petites difficultés de conversation, au lieu des problêmes sur les angles & les sinus; il sçait faire passer une épigramme à la faveur d'une proposition de Géometrie; il met un bon mot à côté d'un triangle; & vous fait entendre que le quarré de l'hipothenuse n'est pas incompatible avec une navette, un sac à ouvrage & un métier. Il est fort sur-tout pour la tangente, & vous démontre clairement qu'elle existe entre les deux sexes; car quoique Géometre, il n'a pas renoncé à l'humanité.

En vous peignant le portrait d'un Géometre du siécle, Auteurs qui cou-

rez cette carriere, je vous ai tracé le tableau d'un Traité de Géometrie. Il ne faut pas vous attacher séchement à cette chaîne de propositions qui partent du point pour arriver au solide; vous pouvez vous écarter légerement de droit & de gauche, laisser le bon sens pour courir à l'esprit; une gentillesse après un problême, réveille l'attention; & pour ne pas lasser vos Lecteurs par cette grande sécheresse de l'Algébre & des Equations, abandonnez-vous à quelques petits écarts d'imagination, qui plairont d'autant plus, qu'ils seront plus déplacés. Pour moi j'aime qu'un Géometre parle avec la même facilité du calcul intégral, & des bijoux de la nouvelle année; des dimensions de la terre, & de celles d'un panier; de la distance du Soleil à la Lune, & de celle d'un Bel-Esprit à un Paysan; des Satellites de

Saturne, & des Epigrammes de Rouſſeau ; de l'harmonie des corps céleſtes, & de celle qui regne dans un Opera de Rameau ; d'une Cométe enfin, & d'une girandole de diamans. J'aime qu'il ſoit un peu médiſant, qu'il ſoit joueur, qu'il ait un joli équipage, des dentelles ; qu'il coure le matin en poliſſon, & qu'il ne ſoupe pas ; ſans cela il ſeroit trop au-deſſus du vulgaire : il faut bien qu'il tienne à l'humanité par quelqu'endroit. J'aime donc qu'un Mathématicien ſoit un homme ; je lui paſſe même d'être petit-Maître, & il y a dans le beau monde plus d'une femme de mon avis. Ses Ouvrages doivent être comme ſa perſonne ; & puiſque celle-ci plaît, les autres plairont ; c'eſt je crois ce qui doit les flatter : étant hommes de ſocieté en même tems que Géometres, ils ſeront Beaux-Eſprits auſſi-bien que

Sçavans, & on les verra membres de l'une & l'autre Académie pour les mêmes Ouvrages, les mêmes talens & le même mérite. C'est à eux de profiter de mes leçons, s'ils veulent avoir le succès qui en est la suite infaillible.

Celui qui trouve des attraits à la Chronologie, la Géographie, la Tactique, veut aussi nous communiquer ses connoissances, & le Public lui en auroit obligation, si se tenant dans les bornes prescrites à ces différens objets, il ne vouloit qu'instruire la jeunesse de choses qui sont toujours utiles dans le cours de la vie, & particulierement nécessaires à certains états : mais un Auteur en ce genre est plus ambitieux qu'on ne le croiroit; il veut faire parler de lui; il ne se contente pas de passer pour homme instruit, il veut encore être homme d'esprit. A-t-il tout le tort? Non, puisque le Public

le veut bien aussi, & que l'on dit tous les jours : Voilà un Abregé Chronologique qui est écrit avec esprit ; voilà un Traité de Géographie qui est interessant ; un Traité de Tactique qui est amusant. Il faut amuser, interesser & avoir de l'esprit pour plaire ; tâchons donc de parvenir à ce but, & pour cela ayons de l'esprit, amusons, interessons ; c'est ce que disent ces Auteurs, & ils travaillent en conséquence. Je leur conseille très-fort de suivre la route qu'ils se sont tracée ; elle est nouvelle, mais elle est belle & sûre ; que peut-on desirer de plus ? Ils auront instruit, du moins je le crois, & auront plû ; c'étoit la peine de travailler, ils ont fait sagement d'être Auteurs & en méritent bien le titre.

Mais on veut faire plus que de décrire les contrées de la terre, & donner la liste de ses habitans, on veut en

donner l'hiſtoire ; on veut par la peinture des ſiécles paſſés, donner aux ſiens des exemples de vertu, des modéles d'héroïſme ; inſpirer de l'horreur pour les méchans ; faire voir de quoi la nature humaine eſt capable, lorſqu'abandonnée à elle-même, ou maîtriſée par les paſſions, elle ne ſuit que la fureur aveugle de l'intérêt, de l'ambition & de la vaine gloire. On a deſſein d'éclairer la politique par la comparaiſon des tems paſſés aux tems préſens ; des événemens imprévus, à ceux que l'on doit attendre ; des meſures que la prudence ſuggere pour l'avenir, avec celles qu'il faut prendre à l'inſtant même de l'événement. On forme enfin le projet de rendre les hommes meilleurs, en leur apprenant les fautes de leurs ſemblables, pour qu'ils puiſſent les éviter ; & leurs hauts faits, pour qu'ils les imitent. Avec de

telles vues qui caractérisent le bon Historien, on croiroit que celui qui se destine à marcher sur ses traces, va se regler sur ce modéle, & tâcher d'en approcher au moins, s'il ne peut l'atteindre : mais on ne pense pas que les tems sont changés; les goûts ne sont plus les mêmes. Autrefois un Historien ne méritoit ce titre, que lorsqu'à l'exemple de Tite-Live, pour un corps entier d'Histoire, ou de Plutarque pour la vie particuliere des grands Hommes, il n'avoit rassemblé que des faits constants ou du moins probables; il n'avoit point cherché à rabaisser tous les Héros ennemis du sien, pour l'élever au-dessus d'eux; il n'avoit point avec une partialité méprisable, excusé les fautes des uns pour augmentet la gloire des autres; accusé des peuples entiers d'injustice & de barbarie, pour faire valoir l'équité, la droiture & les

connoissances de celui dont il écrit l'Histoire ; lorsqu'enfin il n'avoit pas fait un mêlange confus de faits, de harangues & de réflexions, promenant sans cesse son Lecteur d'objets en objets, pour lui faire perdre de vue celui qui devoit l'occuper. Voilà ce qu'avoit évité l'Historien des siécles passés, le véritable Historien. On sçait encore mieux ce qu'il avoit fait, & il suffisoit d'en citer trois ou quatre pour convaincre de cette vérité. Mais aujourd'hui l'on aime les petites anecdotes, les faits extraordinaires, les remarques critiques & malignes sur la conduite des hommes qui ont joué quelque rôle princip[illegible]es réflexions singulieres & qui visent à l'épigramme, sur les mœurs des hommes, sur la Religion, sur le Gouvernement ; plus ces réflexions renferment de méchanceté, de force & de liberté, plus

elles paroissent héroïques, plus elles plaisent ; on dit, Voilà un Historien vrai, impartial, sans égard. Oui, sans doute, il est vrai, car il dit même tout ce qu'il ne doit pas dire ; impartial, parce qu'il maltraite également tout le monde ; & sans égard, car il ne respecte rien. Voilà le Héros des Belles-Lettres, l'homme universel. Ne nous donnât-il qu'un Essai, on le lit avec plus de plaisir qu'une Histoire générale qui eût coûté des années de travail. On dévore la petite brochure, & l'on s'écrie à chaque instant : Que cela est joli. Cet homme est impayable ; il seroit aisé de citer le modéle, & notre siécle nous en offre plus d'un. Soyez donc à l'affut de leurs productions, vous qui aspirez au titre d'Historien ; c'est en suivant leurs leçons, en profitant de leurs exemples, que vous aurez des Lecteurs. Si vous suivez

d'autres routes, si vous prenez pour modéles les Anciens, ou ceux du siécle de Louis XIV. qu'on appelle déja les Anciens, vous serez sûrs d'aller pourrir dans le magasin d'un Libraire, avec la seule consolation d'avoir été préconisé dans le Journal de Trevoux.

Ce seroit ici le cas de remettre sur les rangs les Auteurs de Chronologie & de Tactique, dont j'ai fait mention fort légerement; leur talent a rapport à l'Histoire; car sans la Chronologie que seroit l'Histoire? Des faits confus, sans ordre & sans suite. Sans un peu de Tactique, comment bien décrire un siége, une bataille? Mais d'abord les Auteurs de la premiere espece sont peu connus, on n'en fait pas cas, parce qu'ils ne se sont pas fait valoir. On dit tous les jours: Eh! qu'importe que Cyrus ait existé dans un tel siécle, qu'Annibal ait vaincu

les Romains dans un tel autre, que Louis XIV. & Charles-Quint ne se soient pas trouvés ensemble? Pourvu que je sçache que Cyrus étoit un grand Prince, Annibal Carthaginois, Louis XIV. Roi de France, & Charles-Quint Empereur, me voilà instruit; leurs actions particulieres me les feront connoître, & c'est tout ce que je demande. A l'égard de la Tactique ou l'Art militaire, ceux qui en écrivent, sont Militaires ou ne le sont pas: s'ils sont Militaires, ils ne sçavent pas écrire; s'ils ne le sont pas, ils doivent parler des siéges, des campemens, des batailles, comme un aveugle des couleurs. Restez donc en repos, Auteurs Chronologiques, & vous qui voulez traiter l'Art militaire; vous travaillez pour des ingrats, à moins que vous n'ayez l'adresse de vous faire valoir par quelque chose de fort étran-

ger à votre travail, mais qui n'eſt pas à négliger ; je veux dire, des tables ſingulieres, des cartes faites avec ſoin, des plans bien enluminés, des eſtampes, des vignettes, des culs-de-lampes, une belle impreſſion & une riche reliure ; vous pouvez paſſer à la faveur de ces ornemens, il y a bien des gens qui les aiment, & cela amuſe les enfans.

Le Grammairien ſeroit jaloux de ſe voir négligé, il prétend comme les autres au nom d'Auteur. En effet, une bonne Grammaire n'eſt pas un Ouvrage mépriſable, à beaucoup près ; mais exiſte-t-elle ? C'eſt la queſtion. Je crois la réſoudre en diſant qu'il y en a, mais qu'elles ſont rares ; & les François ſont à cet égard plus heureux que les autres Nations. Je puis ajouter une réflexion priſe dans le ſujet même. Notre langue varie tous les

jours, & ſuit la légereté de notre génie; une Grammaire donc de vingt-cinq ans eſt une Grammaire ſurannée; il en faut une pour chaque luſtre au moins. Si quelqu'un ſe ſent aſſez de courage pour entreprendre cette tâche, je lui conſeille d'avoir dans chaque cercle du beau monde un correſpondant qui l'inſtruira de toutes les variations du langage; il faut que ce ſoit un *Agréable*, car il a ſeul le privilége de donner le ton ou l'art de le ſuivre. Tous les mots nouveaux qu'une Précieuſe ou un Petit-Maître auront imaginés, ſeront employés par leurs ſemblables; cela fait montre à Paris, & voilà l'uſage; le mot a paſſé comme ſi l'Académie avoit décidé, il paroît ſur les Théatres & dans les Livres.

Avec la correſpondance dont je parle, quelques émiſſaires au Palais, de ceux qu'on appelle *Solliciteurs*, qui

ſuivent les Audiences & font métier d'importuner les Juges. Joignez à cela un Major de Dragons, vous avez dequoi former une Grammaire complette; car notre langue ſe ſubdiviſe en trois, le langage d'une Petite-Maîtreſſe, celui d'un Magiſtrat, & celui d'un bon Militaire. Un Etranger qui a fréquenté ces trois ſortes de perſonnes, peut ſe vanter en retournant chez lui, qu'il y apporte le langage des François; il eſt même inſtruit des mœurs & des coutumes, car ce ſont-là les meilleures écoles. Une attention que doit avoir notre Grammairien, c'eſt d'éviter ſoigneuſement la ſéchereſſe de notre Grammaire actuelle; on n'y parle que de principes & de regles, ou de l'uſage; on n'y dit que ce qu'il faut dire: oh cette inſtruction froide & inſipide étoit bonne il y a vingt ans; aujourd'hui il faut un peu

égayer la matiere, semer de jolies réflexions, dire des choses neuves. Comment de jolies choses dans une Grammaire? Mais vous n'y pensez pas, Monsieur le Donneur d'avis; cela est aussi impossible que de dire des choses interessantes dans un Roman. Oh cela est possible, je le soutiens; en voici la preuve. Ne donnez-vous pas des exemples lorsqu'il s'agit d'un mot ou d'une phrase, & de la façon d'employer l'un, ou de tourner l'autre? Oui, sans doute. Eh bien, que ces exemples qui sont à votre choix, soient de petites critiques bien assaisonnées, des réflexions un peu malignes, des épigrammes; & vous verrez que tout le monde voudra apprendre sa langue, & vous lira. C'en est assez, je vous ai dit le mot, c'est à vous à en faire usage.

Il est une espece de Mortels heu-

reusement nés, qui passent leur vie à débrouiller le cahos des Loix, pour tâcher ensuite de les concilier. Ce n'est pas chose facile, & la Justice donne aujourd'hui bien de la tablature à ses Sujets. Les Légistes donc (car c'est ainsi qu'on les nomme) aspirent à guider les Eleves du Barreau dans les détours obscurs de notre Jurisprudence ; & pour y réussir, que font-ils ? Les voit-on s'attacher à simplifier les objets, à réunir les décisions, à ramener au point décisif les Loix, les Coutumes, les sentimens des Auteurs & la Jurisprudence des Arrêts ? Consultent-ils l'équité naturelle, qui est la base de toutes les Loix, l'usage le plus général qui a seul nom de Coutume, les réflexions utiles & sçavantes qui doivent frapper dans les Auteurs, l'uniformité d'espece & de circonstances qui peut seule occasion-

ner celle des décisions, si cela est possible? Car les procès sont comme les hommes, ils paroissent tous se ressembler, & l'on y voit des contrastes aussi frappans que singuliers. Enfin, l'on voudroit qu'un homme de Loi, un Auteur qui écrit pour former les Magistrats, fût un homme rempli de ces vastes connoissances qu'exige son état, le plus respectable lorsqu'il est bien connu, puisque la justice en est le fondement solide; mais le plus méprisable lorsqu'il est exercé par intérêt, puisque la chicane lui sert d'appui. On désireroit qu'un Jurisconsulte pût réveiller par ses avis sages & mesurés, ce principe d'équité qui naît avec tous les hommes, & que l'avarice, l'amour de propriété & l'orgueil même ont bientôt affoibli, s'ils ne le détruisent pas. Mais tous ces desirs sont formés par des gens contempla-

tifs, qui se figurent les hommes autrement qu'ils ne sont; ils croient être dans la République de Platon, & parler à ses Citoyens; ils s'imaginent, par exemple, qu'une seule Loi sur chaque objet, une seule décision suffiroit pour terminer toutes les contestations de chaque espece; qu'une année verroit terminer un procès. Ce sont de ces chimeres qui trompent les imaginations échauffées, de ces phénomenes qui étonnent de loin; chacun crie: Il nous faut un Code; & l'on verra regner la paix au Palais, la chicane en sera bannie, l'intérêt deviendra sage, & la passion reglée. Tout cela est fort beau; mais c'est dommage qu'on ne puisse l'esperer. Plus la Loi sera courte, plus le Commentaire sera long. Par exemple, je veux faire entendre une Ordonnance, l'expliquer, la commenter; voici ce

que je fais, si j'ai envie d'être lû. Je prends chaque article de l'Ordonnance, j'en donne le texte qui est de dix lignes, & mon Commentaire vient après, qui doit tenir au moins dix pages, parce qu'il faut dire tout ce que le Législateur a voulu dire, quoiqu'il n'y ait peut-être jamais songé; il faut présenter tous les cas possibles où la Loi peut avoir son application; il faut donner des especes pour chacun de ces cas; ensuite le pour & le contre; la raison de douter, & la raison de décider: je deviens Partie dans l'affaire, & je veux contester; je deviens Avocat, & il faut une consultation; Procureur, & j'ai besoin d'une longue instruction; Secrétaire de Rapporteur, & je fais mon extrait; Rapporteur, & je donne mon avis qui doit être long, car c'est un deshonneur d'opiner en deux mots; cela s'appelle *opiner du*

bonnet; je ſuis Juge enfin, & je prononce la déciſion. Voilà tous les perſonnages que je fais dans mon Commentaire; ſur chaque article de la Loi autant de réflexions, autant de ſuppoſitions, autant de verbiage, & j'ai fait un gros volume, que tous les peres achetent pour les enfans qu'ils deſtinent au Barreau, tous les Avocats pour abbreger la beſogne, & tous les Magiſtrats pour remplir leur Bibliotheque. Me voilà Juriſconſulte décidé; il ne me manque pour avoir bien du poids, que d'être un peu plus vieux; mais on y ſupplée par l'ancienneté de ceux que je n'ai fait que copier.

C'eſt cette heureuſe fécondité qui donne du renom aux Auteurs du Palais; c'eſt elle qui enrichit les Libraires, cauſe la longueur des procès, l'ignorance des Juges, & le deſeſpoir des Parties. Il ſeroit ſuperflu après

cela de dire que ces Auteurs fertiles dont j'imiterois la prolixité si j'écrivois sur les Loix, sont les vrais modéles qu'il faut suivre; & d'ailleurs il est de toute nécessité qu'un Livre de Droit soit un gros Livre, cela a passé en proverbe, & on l'appelle *Billot*. A l'égard du style, chacun sçait qu'il doit être grave & majestueux, à moins que l'Auteur n'ait beaucoup d'esprit, car alors on lui passera quelques remarques légeres & badines, quelques comparaisons singulieres & même plaisantes, à l'imitation de *Loyseau*, qui dit toujours joliment ce qu'il ne devroit pas dire du tout; mais il faut que cela soit traité bien légerement; il faut que l'esprit soit là comme les mouches sur le visage d'une femme âgée, c'est-à-dire, en petit nombre; s'il y en a peu, on les lui passe en faveur de l'habitude; s'il y en a beaucoup, on se moque d'elle.

Il y auroit de l'injuſtice à ne faire aucune mention d'une autre eſpece d'Auteurs qui joignent à l'érudition des ſiécles paſſés, la légereté & la gentilleſſe de celui-ci; ce contraſte eſt bizarre, mais il eſt vrai; & chacun les reconnoîtra au portrait que j'en fais, auſſi-tôt que je les aurai nommés: ce ſont les Médecins. En effet, ces jeunes Hypocrates, qui ont la bonté de ſe promener tous les jours dans les rues de Paris, pour porter leur figure ſalutaire dans chaque maiſon; ces petits Eleves de Saint Côme, qui ſont députés chaque jour dans les Villes, pour y faire des experiences aux dépens du genre humain, ne ſçavent-ils pas le Grec & le Latin tous tant qu'ils ſont? N'ont-ils pas fait un apprentiſſage long & pénible avant d'entrer dans la carriere qu'ils courent? N'ont-ils pas étudié la Chymie, la Bota-

nique, l'Anatomie? Voilà de l'érudition, & de l'érudition qui l'emporte sur celle des Anciens; car il y a bien des découvertes modernes dont les Anciens n'avoient pas la moindre idée. Eh bien, avec toutes ces connoissances profondes, que je n'ai garde de leur disputer, puisqu'ils font des Livres & dictent des ordonnances que l'on n'entend pas, ils possedent encore beaucoup de goût pour les modes nouvelles, un grand discernement dans le choix de leurs commodités, un fond inépuisable de délicatesse pour juger des ragoûts nouveaux, un langage doucereux & apprêté, des minauderies, des manieres, que sçais-je moi, tout ce qui caractérise nos Petits-Maîtres; car je ne désespere pas d'en voir qui feront leurs visites en cabriolet, pour en faire un plus grand nombre. Voilà cette légereté que j'ai annoncée,

noncée, & le contraste de leur caractere est parfaitement bien prouvé ; mais j'ai dit qu'ils étoient sçavans, & qu'ils faisoient des Livres, cela est vrai ; & comme ils ne se contentent pas de ceux qui sont faits, il faut donner à ceux qui veulent devenir Auteurs, le vrai moyen d'y parvenir.

Les Médecins d'autrefois, ceux que Moliere a plaisantés si souvent sur leur morgue & leur gravité, mais qui pour être graves & pédans n'en tuoient pas moins de monde que nos Médecins petits-Maîtres ; ces Docteurs, dis-je, en collet monté, écrivoient comme ils agissoient ; leurs Ouvrages étoient froids & sérieux comme leurs personnes ; ils donnoient des préceptes fondés sur l'expérience ; ils développoient les maladies connues, & montroient en même tems la façon de les conduire, & les remedes avec lesquels on

devoit les combatre; ils assuroient que sans la connoissance du tempérament d'un malade, on agit en aveugle, on court risque de se tromper, on fait des fautes d'autant plus dangereuses, que le malade en est la victime; & souvent le Médecin; car indépendamment de sa réputation, il perdoit souvent ses honoraires. On n'étoit pas si généreux autrefois, & le malade mort, le Médecin pouvoit aller chercher fortune ailleurs. Ils avertissoient sans cesse de se précautionner contre les accidens, de refléchir sur les effets des remedes, de seconder les efforts de la nature; ils donnoient enfin des leçons capables d'employer les six premiers lustres de la vie d'un Eleve qui vouloit étudier: mais cette méthode étoit trop longue, ces études sont devenues inutiles. D'ailleurs, tandis que les Médecins s'appliquoient en particulier à

méditer ſur les Anciens, à lire les Modernes, les années ſe paſſoient, on ne faiſoit pas fortune, & l'on ne commençoit à amaſſer que lorſqu'il n'étoit plus tems de jouir. On a fait une découverte plus heureuſe, & voici ce qu'il faut dire aux jeunes Médecins, dans un Livre ſur la Médecine qu'ils liront en carroſſe le long des rues de Paris.

Vous ſçavez que l'expérience eſt la baſe de toutes les connoiſſances d'un Médecin, la théorie n'eſt rien en comparaiſon de la pratique; ainſi donc auſſi-tôt que vous aurez pris vos degrés, auſſi-tôt que les études reglées par la Loi ſeront achevées, allez voir des malades le plus que vous pourrez; n'attendez pas que les rides ſur le front, une large perruque ſur les épaules & un bâton à la main, annoncent que vous avez acquis, avec les années,

des connoiſſances capables de donner de la confiance à vos malades ; vous ſeriez un homme nouveau, malgré votre barbe griſe, & perſonne n'auroit recours à vous. Hâtez-vous de faire des viſites, ayez du jargon, portez des bijoux, dites des nouvelles, roulez en carroſſe aux dépens de vos créanciers, vous aurez bientôt de quoi les payer ; on vous prônera, les pratiques viendront, & vous ferez une fortune aſſez brillante pour placer vos enfans dans le Clergé, parmi les Militaires, ou ſur les fleurs de lis. Attachez-vous ſur-tout aux jolies femmes, elles ont beaucoup d'infirmités, mais qui ſont faciles à guérir, pour peu que vous ayez de l'eſprit & une jolie figure. Ce qui vous aſſurera un ſuccès brillant & rapide, c'eſt de vous annoncer pour guérir *les vapeurs* ; cette maladie nouvelle demande des re-

médes nouveaux; ſi jamais l'on apprend que vous en ayez le ſecret, la fortune eſt pour vous, cent meſſagers ſont à votre porte; & vous n'aurez de repos que celui que vous prendrez en voiture. Voilà un Livre de Médecine tel que je voudrois le compoſer, & je ſerois ſûr de voir mon Ouvrage exalté & mes préceptes ſuivis. Le ſtyle en ſeroit d'ailleurs léger & badin; il y a cent plaiſanteries, cent petites poliſſonneries, (paſſez-moi le terme, il eſt à la mode) cent équivoques qui ſont pardonnables dans la bouche d'un Médecin; il ſçait comment nous ſommes conſtruits, il n'y a rien de caché pour lui, il connoît tout, ainſi il peut parler de tout: mais pour que le beau monde puiſſe le lire, il doit un peu ſe voiler; & pourvu qu'il le faſſe avec eſprit, avec grace, on lui pardonne.

Toutes les branches du Sçavoir

ainsi développées, je passe au Génie qui enfante des productions moins sublimes peut-être, & moins utiles, mais souvent plus agréables & plus brillantes que celles du Sçavoir. Je regarde la Poësie comme produite par le Génie seul; c'est envain que l'on prétend au titre de Favori des Muses, si la nature ne nous a donné ce qu'il faut pour y prétendre; Horace l'a dit avec vérité, *nous naissons Poëtes, & nous devenons Orateurs.* C'est donc à ces grands Génies dont nous admirons tous les jours les Ouvrages, que nous devons les Tragédies & les Comédies qui nous font courir aux Spectacles; les Poëmes en tout genre dont nous dévorons la lecture; les Odes, les Satyres, les Poësies libres, les Epigrammes; ajoutons les Enigmes & les Logogriphes, car tout cela est en vers. On a pû croire quelques instans que

j'admirois nos Poëtes du siécle dernier, que j'allois faire l'éloge des Corneilles, des Racines, des Despreaux, des Rousseaux; ou que, par méprise, j'allois nommer Voltaire, Crebillon, & Le Franc, les croyant du siécle passé; mais ce n'est point mon dessein: je parle des Génies sublimes qui ont enfanté les Tragédies & les Comédies modernes, productions que le même jour voit souvent naître & mourir; je parle de ces Génies féconds qui fournissent chaque mois au Mercure des Poësies galantes, des Enigmes & des Epigrammes; je parle encore de ces Poëtes de societé, (& le nombre n'en est pas petit) de ces beaux Esprits de quartier, qui font avec toute la facilité possible de méchans vers. Une Fête arrive, il faut un Bouquet pour Iris, qui s'appelle Marguerite. Que de productions! car il y a bien des Fêtes

dans l'année, malheureuſement pour le commerce, mais très-heureuſement pour les Fermiers, & encore plus pour nos beaux Eſprits; il faut un Bouquet à chaque Fête, au jour de l'An un autre, & pour chaque Societé; mais leur fécondité eſt ſi grande, qu'ils pourroient porter de maiſon en maiſon un Madrigal, ou une Epître en vers, au lieu d'un Billet de viſite.

Ces deux eſpeces de Génies font bien des jaloux. Il n'y a pas un des Spectateurs de nos Tragédies & Comédies modernes qui ne ſorte en diſant: Cela ne vaut rien, mais je voudrois encore en ſçavoir faire autant; il faut beaucoup d'eſprit même pour faire une mauvaiſe Piece. D'autres qui ſont témoins de la facilité avec laquelle certains beaux Eſprits font des vers à tout propos, & ſouvent même ſans deſſein, ſont jaloux de ce talent,

& desireroient l'acquerir. Ils voient bien que souvent ce n'est que de la prose rimée, encore quelquefois la rime n'est-elle pas exacte, mais ils ont beau mettre leur esprit à la torture, ils n'ont jamais pû faire un vers. Tâchons de les consoler, non pas en leur faisant comprendre qu'une Piece de Théatre qui ne vaut rien, est quelque chose de bien méprisable ; & que des vers de Societé qui n'ont d'autre mérite que la rime & le peu de tems qu'ils ont coûté, sont des Ouvrages qui ne datent de rien ; ils ne me croiroient pas, & me diroient avec vivacité : Mais celui-ci a le titre de bel Esprit pour deux ou trois mauvaises Tragédies que le Public a souffertes pour l'encourager, & que l'Auteur admire tout seul par orgueil & par entêtement : celui-là est le Héros des Societés, parce qu'il sçait tourner un

joli vers : enfin, on a de l'eſprit dès qu'on ſçait faire des vers ; vous ne pouvez le nier, car tout le monde le dit. J'en conviens donc, puiſque cela vous fait plaiſir ; & je vais vous dire en deux mots ce qu'il faut faire pour être Poëte, malgré le proverbe qui dit, qu'on ne le devient pas, mais que l'on naît tel.

Mon ſecret n'eſt pas de nourrir votre eſprit de la lecture des Poëtes anciens & modernes, de bien méditer l'Art Poëtique de Boileau, de reflèchir avec attention ſur les regles qu'on a prétendu donner au génie ; tout cela eſt inutile & marque un eſprit borné. Donnez-vous les airs de ſublime, ne captivez pas votre génie. Vous voulez être Poëte, cela ſuffit ; entrez dans la carriere ; faites une Tragédie. Mais tous les ſujets ſont traités. Mauvaiſe excuſe, qui annonce un génie borné.

Traitez les mêmes ſujets, ou cherchez dans l'antiquité, elle ne manquera pas au beſoin. Il faut obſerver les unités; cela me gêne. Je le crois; il ſeroit plus commode de faire une Tragédie de la République Romaine qui a duré ſept cens ans, où il y a bien des Héros à peindre, qui a ſubjugué l'Univers par mille actions de bravoure, & cela pour ſatisfaire toutes les paſſions humaines. Voilà bien du tems, beaucoup de perſonnages, un théatre fort vaſte, pluſieurs actions remarquables, & plus d'un intérêt. Mais que voulez-vous? nos Maîtres ont voulu que l'on conſervât les unités de tems, de lieu, d'action, d'objet & d'intérêt. Cependant ſi vous faites de beaux vers, s'il y a dans votre Piece bien des coups de théatre, ſi le dénouement eſt neuf, on vous paſſera bien des choſes à la faveur de ces beautés de détail. Mé-

prisez les regles, cela annonce un génie sublime; dites de tems en tems ce que les autres ont dit, mais déguisez-les, transposez les hémistiches des vers, transformez les épithetes & changez la rime, vous entendrez le Parterre interrompre, par ses battemens de mains, une tirade qu'il n'auroit pas applaudie, s'il l'avoit entendue toute entiere; car il l'auroit reconnue malgré son déguisement. Voilà les talens qui sont nécessaires aujourd'hui pour le Tragique, & il faut bien du génie pour les employer. Le Comique demande moins d'art, parce qu'il y a un genre nouveau qui n'est pas épuisé à beaucoup près, & qui réussira toujours; c'est le *Comique larmoyant*. Ces deux mots sont un peu étonnés de se trouver ensemble; mais c'est ce qui fait leur prix, car ils nous annoncent de nouveaux plaisirs. En

effet, je puis prouver en deux mots que ce genre nouveau est une bonne acquisition. Nous avons du plaisir à être touchés dans une Tragédie, & les larmes que versent les jolies femmes, quand on les regarde, ou les Petits-Maîtres par sympathie, sont des larmes de plaisir. D'un autre côté, nous sommes enchantés d'une bonne plaisanterie, d'un Comique bien naturel. Voilà donc deux especes de plaisirs bien distincts & qui paroissent bien opposés ; on les rapproche, on nous fait rire & pleurer tout ensemble ; n'est-ce pas un plaisir d'une nouvelle espece ? Et aujourd'hui que l'on veut du plaisir par-tout, que l'on court après le plaisir comme après l'esprit, n'avons-nous pas une obligation singuliere à celui qui en imagine de nouveaux ?

Sans doute aussi le Comique lar-

moyant a-t-il été fort accueilli ; prenez ſon Auteur pour guide ; faites une Comédie qui faſſe rire & pleurer ; par exemple, prenez pour titre *Héraclite & Démocrite ;* faites-les promener enſemble dans tous les quartiers de Paris, je vous aſſure qu'ils y trouveront de quoi exercer, l'un ſa bonne humeur, & l'autre ſon chagrin. L'un dira qu'il eſt fort plaiſant de voir un Magiſtrat petit-Maître, un Militaire grave, un Financier avare ; l'autre dira en gémiſſant, que les états ſont confondus, que l'inſolence & l'argent donnent du mérite, obtiennent les faveurs, décident de tout. L'un rira de voir un barbon en cabriolet ; l'autre pleurera de voir un Maître à danſer en carroſſe. L'un ſe réjouira de voir des tableaux ſur les équipages, des Laquais galonnés, des diamans aux filles de Spectacles ; l'autre s'affligera

d'entendre parler d'abus ſans les corriger, découvrir les préjugés ſans les guérir, & donner de l'eſprit à tous ceux qui n'en ont pas. Enfin, l'un ſera pour les Bouffons, parce qu'ils font rire; & l'autre pour la Muſique Françoiſe, parce qu'elle fait pleurer. Voilà dans une ſeule Piece de quoi contenter tout Paris, & le critiquer; dans une ſeule Comédie vous en aurez cent; jugez par-là des applaudiſſemens que vous recevrez.

Mais vous n'aſpirez pas à ces ſuccès éclatans que l'on ambitionne au Théâtre, vous vous contenteriez de briller dans vos ſocietés par de petits *impromptus*, des Bouquets, des Epîtres, des Madrigaux; cela eſt bien modeſte, & avec tout cela vous ne ſerez jamais bel Eſprit qu'au Marais, ou au Palais Royal, ſi c'eſt le quartier que vous fréquentez, ou bien dans quelques

maisons de campagne des environs de Paris ; car c'est-là où brille le génie de ceux que vous jalousez. Vous avez crû la chose difficile ; & rien n'est plus aisé. Formez-vous une bibliotheque de tous les petits Recueils de Poësies libres, des Operas & des Mercures ; ayez avec cela un Dictionnaire de rimes ; exercez-vous pendant quelques jours à faire des vers sur tout, sur une bergere, sur un sopha, sur une toilette, sur un chien ; meublez-vous la tête des noms d'Iris, de Cloé, d'Amaranthe ; prenez ensuite une pensée d'un Opera, si vous pouvez l'y rencontrer ; retournez-la, & faites-en l'application à celle que vous voulez chanter : voilà une Piece de vers.

Après ce petit travail, annoncez-vous modestement pour faire aisément de petites Chansons, des Enigmes, des Epithalames, & vous verrez

que les Muſes ne vous manqueront pas au beſoin, vous ſerez le Coriphée de vos Societés. Pour des Poëmes entiers, des Odes, des Satyres, je ne vous les conſeille pas; il faut laiſſer cela à ceux qui travaillent pour gagner des prix d'Académie, & vous êtes au-deſſus de l'intérêt qui produit les Pieces brillantes; une médaille de cinq cens livres pourra faire un Pindar d'un Provincial ou d'un Ecolier; mais cela ne touche pas un joli homme, un homme du monde. Les Satyres vous feroient déteſter; & l'on commence à revenir ſur le compte de Boileau; l'admiration qu'il a cauſée d'abord, s'affoiblit beaucoup, & j'eſpere qu'avant la fin du ſiécle on le traitera de médiſant, de calomniateur & d'homme plus bilieux que ſpirituel. Pour un Poëme, c'eſt une grande entrepriſe: d'ailleurs, qui voudroit vous lire au-

jourd'hui? Vous feriez Milton, le Camoens, le Taffe, ou Voltaire, qu'on ne pourroit foutenir la lecture d'un Poëme tout entier, c'eft trop pour le fiécle où nous vivons; quelque bon qu'il foit, vous en ferez pour votre tems, vos peines & votre argent. Reftez donc bel Efprit de Societé; ce titre eft tout aujourd'hui, & les Auteurs mêmes de Tragédies ou de Comédies ne l'obtiennent qu'à la faveur de quelques Pieces détachées qu'ils font pour leurs amis, & que tout le monde voit.

L'imagination eft la reffemblance du génie, elle le furpaffe même fouvent à la faveur de l'illufion. Voyons ce qu'elle produit d'utile, & combien les Auteurs qui lui permettent tout, fe font admirer & eftimer aujourd'hui. Les Romans font les ouvrages où l'imagination a le plus de part; fi elle eft

reglée par la vraiſemblance, ou ſi du moins ſous des idées extraordinaires, des peintures ſingulieres, & des faits auſſi étonnans que fabuleux, elle ſçait renfermer une morale ſage, des exemples utiles, & des réflexions ſalutaires; alors on pardonne à cette imagination tous ſes écarts, & à la faveur des événemens romaneſques qu'elle a racontés, on profite des leçons réelles qu'elle donne. Voilà je crois la ſubſtance des Romans agréables & utiles que quelques Auteurs ont produits. Mais cela ennuie, on n'aime point les leçons; les réflexions interrompent le cours de l'hiſtoire, on ne veut pas que l'intérêt ſoit rallenti, on brûle d'arriver au dénouement : d'ailleurs, qui eſt-ce qui lit les Romans? Les femmes & les jeunes gens; les jeunes Demoiſelles même, car ces Livres heureux ſe ſont gliſſés juſques dans les

Couvents, & l'on y voit quelquefois le Cyrus, l'Amadis & le Roland à côté de Pascal, Arnauld & Nicole. Il faut donc amuser cette espece de Lecteurs; les instruire, c'est peine perdue, on leur en dit assez d'ailleurs; au moins que leurs lectures ne soient pas encore des leçons.

Ainsi donc si l'on veut faire un bon Roman qui soit lû & qui plaise, il faut des histoires galantes, qui, sous des noms supposés, retracent les événemens du siécle; des portraits frappans, dont les originaux soient aisés à connoître; des anecdotes curieuses, qui donnent à deviner qui sont ceux dont on a voulu parler; mais sur-tout qu'il y ait toujours une conclusion aux aventures amoureuses, & que le moment du bonheur soit peint de façon à faire desirer de le goûter. On rougit un peu, mais cette pudeur passe, &

le plaisir y gagne. Qu'avec cela un Roman soit bien écrit; que les réflexions, si l'on en permet, soient vives & malignes; que les termes soient choisis, les expressions heureuses, le langage précieux; & voilà un Roman bien fait, un Roman qui sera lû de tout le monde, parce qu'il aura plû à celles qui donnent le ton.

Après le Sçavoir & le Génie, se présente l'Esprit, par où je finirai. S'il étoit permis de faire des invocations en prose, c'est ici que je dirois: Esprit univetsel qui gouvernez le beau monde, qui êtes recherché par tous, & qu'on ne refuse à personne, qui êtes employé par-tout, & qui réussissez toujours, échauffez-moi, inspirez-moi; vous seul pouvez m'apprendre à parler de vous, & conduire mon pinceau dans la peinture que je vais faire de vous-même. Cela devient trop

poëtique, allons terre à terre, & revenons à la prose qui est à la portée de tout le monde.

Je parle maintenant à ces Auteurs aimables, enfans du Plaisir, qui reçoivent leur plume de la main des Graces, & sement par-tout les fleurs, l'esprit & l'enjouement; leurs productions sont des riens, mais des riens pensés légerement, joliment tournés & débités avec agrément; des riens que l'on préfere aux écrits les plus profonds, parce qu'ils ne fatiguent pas l'attention & causent du plaisir; que l'on met au-dessus des productions du génie, parce que l'imagination les a enfantés, le bel esprit les a formés, & le bon goût les fait admirer; des riens qui valent tout ce que le sçavoir a de plus utile, qui l'emportent sur la fertilité du génie, & que l'esprit couronne tous les jours, parce qu'il faut

avoir de l'eſprit pour en juger, de l'eſprit pour les connoître, de l'eſprit pour les eſtimer, & que tout le monde a de l'eſprit aujourd'hui; ce ſont des bagatelles, mais des bagatelles littéraires, des bagatelles qui méritent à leur Auteur la qualité d'homme de Lettres & le titre de bel Eſprit; des bagatelles que tout le monde lit, mais que tout le monde ne ſçauroit produire. Car, comme je l'ai dit, il faut beaucoup d'eſprit, même pour faire un mauvais Livre; & quoique chacun ſe pique d'avoir de l'eſprit, il n'y a que les gens privilégiés qui en aient beaucoup. C'eſt à eux qu'il eſt permis de chercher à plaire par une Brochure, par un petit Ouvrage de fantaiſie. Ces enfans gâtés de la Nature ont ſeuls, & à un degré ſupérieur, toutes les qualités rares qu'il faut poſſéder pour plaire pendant vingt-quatre heures;

car c'eſt-là où ſe borne leur ambition, parce que c'eſt auſſi tout le tems qu'ils peuvent ſe flatter d'obtenir. Leurs Lecteurs ſeroient bientôt dégoûtés, s'il falloit porter l'attention plus loin; l'eſpace d'une toilette, ou deux heures de la nuit, voilà ce qu'on peut leur accorder. S'ils étoient mécontens, on leur diroit que l'on n'en donne pas plus au Maître à danſer, à la Coefſeuſe, ni au ſoin du ménage. S'ils veulent une plus longue audience, qu'ils aient ſoin de dédier leur Livre au protecteur du mari, qui eſt ordinairement l'Amant de la Dame; ou bien qu'ils aient recours à ces petites reſſources qui font élever un Livre juſqu'aux nues, le rechercher avec empreſſement, & le lire tout d'une haleine. Quelles ſont ces reſſources? Les voici; & je vais tracer en même tems le portrait du Livre le plus amuſant,

ſant, le plus parfait & le plus ſûr de plaire.

Un titre original, ni court, ni long, qui diſe beaucoup & qui ne diſe rien, mais qui plaiſe ; par exemple, *Le Plaiſir des Dames* ; celui-là eſt heureux, toutes les Dames vont d'abord vous lire par curioſité ; enſuite, par reconnoiſſance, elles vous prôneront ; les hommes ſeront curieux de voir ſi vous dites vrai, car ils en ſçavent quelque choſe, & vous liront auſſi pour en parler. Ce titre vous ſemble un peu léger ; vous vous imaginez entendre quelque plaiſant comparer votre Ouvrage à ces croquets que l'on vend aux promenades, & qui portent le même nom que votre Livre. Ne vous affligez pas de la reſſemblance, elle fera votre mérite. Une Epître Dédicatoire au beau Sexe ; toutes les femmes ſe croient jolies, ainſi votre Epître ſera

pour tout le monde, & vous aurez autant de protecteurs qu'il y a de femmes qui ont un miroir. Une Préface courte & maligne; ce sera, si vous voulez, une Satyre contre les Couturieres qui manquent toujours de parole, & contre les Marchandes de modes qui n'ont jamais assez de génie ou d'invention; vous finirez par quelques réflexions sur les embarras d'un corps, & la nécessité d'un grand panier; la commodité d'un éventail en hiver, & d'un mantelet pour l'été, vous fournira encore une petite digression qui vous conduira insensiblement au Livre.

Ce Livre sera un éloge de la médisance où l'apologie des conversations ordinaires; vous soutiendrez & vous prouverez qu'on a raison de dire que Madame une telle est une précieuse, parce qu'elle l'est en effet; que telle

autre est une fausse prude, parce qu'on sçait à merveille tout ce qu'elle s'efforce de cacher; qu'une troisiéme est une caillette, une commere, parce qu'elle dit tout ce qu'elle sçait & tout ce qu'elle ne sçait pas; que celle-ci vit avec M. un tel, que celle-là en est aux Bourgeois; que l'une a passé le quinziéme Amant; que l'autre ne les compte pas; que la Comtesse met du blanc; que la Marquise fait des dettes; que la Financiere a des vapeurs, & que la Bourgeoise vole son mari pour avoir des diamans. A chaque médisance vous ferez un portrait, chacune y reconnoîtra sa voisine, en fera l'application; toutes riront les unes aux dépens des autres, & vous à leurs dépens, parce qu'elles vous applaudiront. J'oubliois une remarque; c'est que votre titre annonçoit une polissonnerie, & on ne la trouve pas dans

le Livre ; cette discrétion vous fera honneur. Songez à traiter cet Ouvrage avec un joli style, des petits mots badins, des termes nouveaux, des tournures recherchées ; qu'il y ait de l'esprit par-tout, & que le sel de l'épigramme y soit versé à pleines mains. Voilà le chef-d'œuvre de la Littérature, le Livre des Livres, & vous serez le Roi des Auteurs.

On m'a dit que les Traducteurs prétendoient au nom d'Auteurs ; si cela étoit, il faudroit aussi les assister de mes conseils : mais j'ai peine à croire que la qualité qu'ils revendiquent leur convienne, à moins que ce ne soit parce qu'ils déguisent si bien le sens des Auteurs qu'ils traduisent, qu'on peut dire que ce ne sont pas les pensées de ces Auteurs qu'ils nous donnent, mais les leurs propres. Oh ! dans ce sens-là ils sont Auteurs, cela est

vrai, & je dois leur donner quelques avis. Je leur conseille donc de se tenir en repos, & de ne pas se casser la tête pour rendre en notre langue des Ouvrages composés en une autre, puisqu'ils ignorent parfaitement toutes les deux.

S'ils sont comme les Traducteurs du siécle dernier, qui croyoient bonnement que les pensées d'un Auteur, quel qu'il fût, valoient mieux que celles qu'ils auroient pû y substituer, & qui nous ont donné simplement tout ce que l'Auteur avoit dit; dans ce cas-là on leur doit des éloges: il est beau de faire valoir les autres, même à ses dépens. Mais je leur conseille encore le repos, parce qu'incessamment nous sçaurons toutes les langues, excepté le Grec & le Latin, qu'il n'est plus nécessaire d'apprendre, puisque tout ce qu'ont produit les Anciens,

les Modernes nous le donnent, soit par vol, soit par emprunt; car il y a ces deux façons de s'enrichir dans la République des Lettres.

Il est tems de me résumer, & la peroraison est ce qui doit terminer un Livre comme un Discours. Si elle ne dit rien de nouveau, c'est toujours quelques pages de plus. J'ai fait naître chez tous les Apprentifs du talent Littéraire le desir de devenir Auteurs; j'ai donné des leçons de toute espece, & j'ai présenté des modéles en tout genre : travaillez maintenant, Essain laborieux, Troupe glorieuse, qui vous destinez à amuser le Public par vos productions; il vous sçaura gré de la tentative : je vous garantis le succès, pourvu que vous suiviez mes avis. Mais ne me parlez pas de la postérité, car j'ignore comment elle pensera; je connois mon siécle, & c'est

beaucoup. La légereté de l'eſprit humain & ſes viciſſitudes ne me permettent pas de répondre de l'avenir ; contentez-vous du préſent : combien d'Auteurs n'ont pas même pû ſe flatter d'en jouir !





APPROBATION.

NOus avons lû, ou plutôt parcouru, car c'eſt par habitude que nous diſons *avoir lû* tous les Ouvrages qui paroiſſent ; la choſe ne ſeroit pas croyable : nous avons donc parcouru par ordre des Directeurs du bon goût Littéraire, le préſent Ouvrage, & nous croyons qu'en bonne Police on peut en permettre l'impreſſion & ordonner la lecture ; car il ne renferme rien qui ne caractériſe tous les Ouvrages nouveaux ; des inutilités, des antithèſes, des épigrammes, & beaucoup d'eſprit. Les Auteurs y trouveront tout ce qui leur convient ; & ceux qui ne le ſont pas, tout ce qui peut les y faire parvenir. Nous penſons cependant, ſauf meilleur avis, qu'il faut

en défendre la lecture à tous ceux qui ſont ſoupçonnés de bon ſens, & dégoûtés des Livres nouveaux, parce que loin de les guérir, il ne feroit que rendre leur maladie incurable.

Lû & approuvé par Nous,
ARGUS.

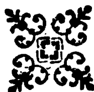




APPROBATION des Amis de l'Auteur.

NOus ſommes une Societé de gens de Lettres que le hazard a raſſemblés ; il n'y a ni brigue ni cabale pour y être admis, on apporte ſon chef-d'œuvre en y entrant ; après cela on ſe tient tranquille ſi l'on veut, parce que nous travaillons pour notre plaiſir. Notre premiere loi eſt de nous faire des complimens ; la ſeconde eſt d'approuver tout ce qui a été produit par quelqu'un des Confreres ; la troiſiéme eſt de ne donner le titre d'*homme d'eſprit* qu'à nous & nos amis. Pour nous rendre exacts aux aſſemblées, nous avons fondé un repas, & c'eſt le ſouper, parce qu'on l'appelle le *Repas de Societé.* Il n'eſt permis d'y amener

des étrangers que le jour de *S. Martin* & celui de *Quaſimodo* ; encore n'ont-ils que la permiſſion d'aſſiſter, ſans toucher à rien. L'Ouvrage préſent eſt, pour ainſi dire, fait à frais communs ; c'eſt le fruit de pluſieurs ſoirées : s'il endort, cela ne nous étonnera pas, car il nous a ſouvent provoqué au ſommeil. Au reſte, nous le croyons fort bon : voilà pourquoi l'Auteur l'a donné & pourquoi nous l'approuvons ; le Public en jugera.





ERRATA RAISONNÉ.

AU TITRE.

L'Auteur n'auroit pas dû intituler son Livre *Agenda* ; c'eſt une faute d'inattention, car ce mot Latin exprime un futur, & je lui garantis que les bons Auteurs ne feront pas ce qu'il dit ; il falloit mettre *Acta*, qui exprime un paſſé. En effet, les Auteurs modernes ont fait tout ce qu'il leur conſeille de faire. Ce mot n'eſt pas franciſé comme *Agenda* ; mais n'importe, le Public auroit eu la bonté de s'y accoutumer.

Une autre faute non moins eſſen-

tielle, eſt d'avoir borné l'uſage de ſon Livre à la fin de ce ſiécle, car il ſera utile juſqu'à ce qu'il vienne un ſiécle ſemblable à celui de Louis XIV. & ces ſiécles-là n'arrivent pas tous les cent ans; car depuis celui d'Auguſte, il n'y en a gueres d'autres que l'on puiſſe citer.

L'épigraphe n'eſt pas refléchie : quoi qu'en diſe Horace, on ne doit pas dire la vérité même en riant, ſur-tout aujourd'hui que perſonne ne veut l'entendre; on aura beau plaiſanter le plus joliment du monde, on aura toujours tort de dire vrai : il auroit mieux valu mettre, comme un Auteur moderne qui a tiré l'horoſcope de ſon Livre en l'annonçant : *Quantum in rebus inane!* En effet, il n'y a rien de ſi vain & de ſi inutile que cet Ouvrage, ainſi que celui que nous déſignons.

Le lieu de l'impreſſion eſt mal

choisir, car ce Livre fera plus de peur que de mal au Parnasse ; le nom de l'Imprimeur est misérable, cela sent l'épigramme de College.

A L'EPITRE DÉDICATOIRE.

LEs finesses de l'Auteur sont un peu connues ; en effet, pourquoi cacher le nom de l'Académie à qui il dédie son Livre ? Cela peut donner lieu à de mauvaises applications de la part des sots, & les gens instruits ne s'y tromperont pas ; il valoit autant la nommer.... L'Auteur est trop poli ; il dit dans son Epître Dédicatoire : *L'immortalité est à vous* ; c'étoit bien la moindre chose qu'il s'en réservât une petite portion. Il prétend que son Livre est un Almanach & un Dictionnaire ; il essaie de le prouver, sans doute pour se faire des partisans de

deux sortes de Lecteurs, & pour se mettre à la mode; mais il auroit encore mieux réussi, en disant que son Ouvrage est une petite *Encyclopédie portative*; cela dit tout, & il falloit s'en tenir-là. Ses petites malices de la fin de l'Epître vont donner lieu à bien des médisances, & pour une ou deux personnes qu'il a voulu désigner, on en nommera quarante; cela n'est pas charitable, il eût mieux valu nommer les Masques.

A L'AVANT-PROPOS.

L'Auteur auroit dû suivre ces prétendus conseils qu'on lui a donnés, & se dire Anglois ou Allemand, Iroquois même, s'il avoit bien pensé; car on ne croira jamais qu'un François ait osé dire la vérité, sur-tout à des Auteurs; cela s'appelle rompre en vi-

ſiere à toute la gent Lettrée ; il fera demander qui il eſt, quel âge il a, ce qu'il a donné au Public, & s'il eſt de quelque Académie étrangere, pour donner ainſi ſes avis à tout un monde de beaux Eſprits & de gens de Lettres. Il ſe ſeroit épargné ces recherches, en ſe faiſant arriver ſubitement de quelque pays où l'on ſe moque du *qu'en dira-t-on?* par exemple, de Penſilvanie, où ſont les bons *Quakers* qui ne reſpectent rien.

AUX AVIS.

LEs Avis de l'Auteur ſont une mauvaiſe plaiſanterie qui ne réuſſira pas. Pourquoi badiner des gens qui ſervent le Public? S'ils l'ennuient quelquefois, c'eſt par zéle ; & quand un Editeur, un Libraire, un Imprimeur donne un Avis, c'eſt qu'il le croit né-

ceſſaire. Si vous n'aimez pas les Avis, ne les liſez pas, mais n'empêchez pas au moins ceux qui les goûtent de les lire, & d'en profiter. Puiſqu'il vouloit faire parler tout le monde, & paſſer en revûe à la tête de ſon Ouvrage tous ceux qui ſe mêlent de Livres, il falloit bien mettre un Avis du Bouquiniſte ; c'eſt aujourd'hui un homme très-néceſſaire, on pourroit même dire un Sçavant : il y a plus de Grec & de Latin dans ſa boutique, c'eſt-à-dire ſur le Quai, que chez tous les Profeſſeurs de l'Univerſité. On trouve même plus aiſément chez lui, Boſſuet, Fenelon, Corneille & la Bruyere, qu'on ne rencontre de Livres nouveaux chez Prault & Lambert. A la vérité vous n'y verrez pas tous ces petits Ouvrages d'eſprit que l'on cenſure dans les Feuilles périodiques, parceque la Communauté des Libraires a des

Officiers fort attentifs, & qui ne laissent pas traîner des Livres si précieux; mais le Bouquiniste pourra quelque jour les revendiquer, ainsi que l'Ouvrage présent, qui est de son gibier. Il falloit donc le faire représenter comme les autres, puisqu'il tient un rang aujourd'hui dans la République des Lettres, & peut-être le premier; car il y a des gens sensés qui vont chez lui par préference se fournir de bons Livres; il est vrai qu'ils y vont *incognitò*, mais cela ne lui fait pas moins d'honneur.

A L'AVERTISSEMENT.

L'Avertissement de l'Auteur est un peu cavalier: quand on se livre au Public, ce doit être sans réserve; on ne peut pas limiter ses pouvoirs, cela seroit trop heureux de n'être jugé

que par les Connoiſſeurs ; les Sots ont leur voix comme les autres, & ſouvent même la voix préponderante : il ne falloit donc pas exclure leur critique ; encore moins celle des Provinciaux, ils ont le tems de la réflexion, car ce n'eſt qu'à Paris qu'on eſt accablé d'affaires ; ils peuvent faire de meilleures remarques que les beaux Eſprits de la Capitale ; & l'on peut dire d'eux : *Ils ont d'aſſez bons yeux pour des yeux de Province.*

Toutes les corrections dont parle l'Auteur ſont trop eſſentielles, & demandent trop de réflexions ; il doit s'attendre à des remarques légeres ſur la force des penſées, la nature du ſtyle, & l'emploi des expreſſions ; voilà où ſe borneront ceux qui auront lû ſon Livre le plus attentivement.



AU DISCOURS PRELIMINAIRE.

L'Auteur a fait une faute groſſiere en partant de ſes propres idées mêmes ; car ſon but eſt de donner le modéle d'un bon Diſcours Préliminaire, & en même tems de faire voir ce qu'il faut éviter pour n'en pas faire un mauvais : il devoit donc ajouter l'exemple au précepte ; citer tout de ſuite ſon Diſcours comme le modéle qu'il faut ſuivre, & celui du Dictionnaire Encyclopédique, comme le modéle qu'il faut rejetter, parce qu'il eſt trop beau & trop ſçavant. C'eſt un Livre entier & un bon Livre que ce Diſcours ; voilà un grand défaut, car il n'eſt pas permis de dire tant de bonnes choſes, & de les dire ſi bien dans un Diſcours Préliminaire. Au lieu que celui de l'Auteur renferme toutes les

bonnes qualités qu'il doit avoir; il est court, il n'apprend rien, & il est fort mal écrit; c'est un chef-d'œuvre.

L'Auteur a oublié une épisode qui lui eût fait honneur; il devoit faire une bonne dissertation sur la question de sçavoir si l'on doit dire, *Avis Préliminaire*, ou *Discours Préliminaire*; quelques Auteurs se servent du premier, d'autres emploient le second; il y a de l'inconvénient au Discours, il y a du danger à l'Avis. Au fond la matiere méritoit examen, & l'on ne conçoit pas l'Auteur de l'avoir négligé; cela alloit de pair avec les bonnes remarques qu'il fait dans tout le cours de son Ouvrage, & qui ne reviennent pas toujours au sujet.



A LA PREFACE.

L'Auteur ſe répand en raiſonnemens dans ſa Préface, comme s'il ignoroit que les diſcours font peu d'impreſſion ; il faut des modéles, & c'étoit-là ce qui pouvoit ſeûl réuſſir. Comment veut-il que l'on copie, s'il ne fournit les originaux ? Je ſçais bien qu'il peut être original lui-même à beaucoup d'égards, mais cela ne ſuffit pas, puiſqu'il ne dit pas tout ce que l'on peut dire. Par exemple, lorſqu'il traite la façon dont un Auteur doit ſe préſenter devant ſon Lecteur & lui parler, j'aurois ſur le champ donné un petit *Protocole abregé* de toutes les façons de ſe retourner dans une Préface. Voici quelques eſſais pour ſuppléer à l'oubli de l'Auteur.

„ Lecteur complaiſant, je vous pré-

„ sente le fruit de mon loisir ; regardez
„ cette production comme l'ouvrage
„ de quelques instants dérobés à des
„ occupations plus sérieuses : j'ai voulu
„ me délasser sans cesser d'être utile ;
„ mais ne me traitez pas avec rigueur,
„ car je n'ai eu ni le tems de refléchir
„ à ce que j'écrivois, ni la force de
„ corriger ce qui étoit écrit. Tout le
„ monde sçait que mon entreprise est
„ la suite de ma complaisance, & si
„ je vous fais part de l'exécution, c'est
„ qu'on a bien voulu me flatter de
„ quelque succès.

„ Mes réflexions n'eussent jamais
„ vû le jour, Lecteur intelligent, si
„ mes amis ne m'eussent fait violen-
„ ce. Je sçais qu'on ne doit vous pré-
„ senter que des productions dignes
„ de vous ; je sçais avec quel respect
„ on doit traiter un Public éclairé, qui
„ juge sans prévention & sans égard.

„ Je sçais combien il est dangereux de
„ se mettre sur le chandelier ; je n'i-
„ gnore pas que tout succès dépend de
„ ce qu'on a fait pour le mériter ; aussi
„ n'ai-je pû me résoudre à paroître
„ devant vous qu'après les assurances
„ d'une réussite heureuse. Si malgré
„ cela je déplais, ce n'est point mon
„ crime, c'est celui de mes amis : &
„ quels amis ? Le moindre est de l'A-
„ cadémie * * *, de la Societé Royale
„ de Londres, & de celle de Berlin.
„ Après de tels Juges peut-on crain-
„ dre de se présenter au tribunal du
„ Public, sur-tout lorsqu'on est sûr
„ d'avoir ces mêmes Juges pour par-
„ tisans & pour défenseurs ?

„ Ce Livre, cher Lecteur, est un
„ petit amusement de Societé, un *im-*
„ *promptu* de campagne. Je vous ferois
„ bien l'histoire de ce qui l'a occa-
„ sionné, mais cela pourroit vous en-
nuyer,

„ nuyer, & ce seroit commencer trop „ tôt. Au reste, si vous voulez goûter „ cette production, ayez de la com- „ plaisance, transportez-vous aux tems „ & aux lieux; chacun de vous a ses „ Societés, il y voit réussir bien des „ petits Ouvrages qui ne feroient pas „ fortune ailleurs, & il se prête aux „ circonstances; traitez-moi de même, „ j'ai besoin de la même indulgence. „ J'aurois dû essayer d'abord votre „ goût, en vous produisant par lam- „ beaux dans le Mercure ce qui est „ ici en entier; mais vous sçavez com- „ bien il y a à perdre de paroître ainsi „ par pieces & par morceaux, un Ou- „ vrage décousu n'a plus le même mé- „ rite : permettez-moi donc de pro- „ fiter de tous mes avantages. "

Voici des modéles d'un autre goût, afin que l'on puisse choisir.

„ Public, je n'ai travaillé ni pour

„ vous, ni pour la postérité, c'est pour
„ moi que j'ai fait cet Ouvrage, &
„ pour mon propre amusement ; d'au-
„ tres vous diroient le contraire, &
„ n'en tireroient, parce que leur but est
„ toujours de chercher des éloges : ils
„ ont leur amour-propre à satisfaire,
„ & moi je n'en ai point, je n'en veux
„ point avoir ; & si vous m'en croyez,
„ vous vous déferez du vôtre ; c'est un
„ meuble dangereux, c'est lui qui vous
„ fait croire souvent que vos oracles
„ sont infaillibles. Vous vous fiez sur
„ cette qualité de Public, & vous vous
„ croyez les modérateurs du génie, les
„ juges de l'esprit, les directeurs du
„ goût, & souvent vous n'avez ni gé-
„ nie, ni esprit, ni goût ; pensez donc
„ à votre présomption & aux maux
„ qu'elle cause. Vous êtes trop heu-
„ reux que quelqu'un ait assez de cou-
„ rage pour vous le dire, & ma liberté

„ eſt peut-être ce qui cauſera votre ré-
„ forme. C'eſt du moins mon deſſein,
„ & ſi vous ne profitez pas de mes con-
„ ſeils, je déclare vos maux incurables,
„ & vous abandonne à la poſtérité ;
„ elle décidera qui a eu tort de nous
„ deux, mais je la recuſe ſi elle penſe
„ comme vous.

„ Lecteur, je ne veux point de vos
„ applaudiſſemens, vous les accordez
„ ſouvent à des Auteurs ſi bornés & ſi
„ mépriſables, vous les refuſez quel-
„ quefois à des génies ſi ſublimes,
„ qu'on ignore toujours ſi on les a mé-
„ rités. Je n'ai point la vanité de vou-
„ loir vous inſtruire, ni l'ambition de
„ vous plaire ; prenez donc cet Ou-
„ vrage pour ce qu'il eſt ; s'il vous in-
„ téreſſe, louez-le ; s'il vous ennuie,
„ mépriſez-le : louange, mépris, tout
„ m'eſt indifférent. Comme je n'ai
„ point compté ſur les éloges, ni craint

„ les mépris, je me verrai l'objet des „ uns ou la victime des autres avec „ une égale insensibilité. Si je n'avois „ pas crû mon Livre bon, vous ne „ l'auriez pas vû. J'imagine qu'il peut „ vous être utile ou vous amuser; le „ voilà donc, lisez ou ne lisez pas.

„ Je me jette à vos pieds, Lecteur „ redoutable, j'embrasse vos genoux; „ vous allez décider de mon sort pour „ jamais; je serai Auteur ou ne le serai „ pas, suivant l'arrêt que vous allez „ prononcer. Songez qu'en m'ôtant ce „ titre, vous m'ôtez la vie, vous m'é- „ gorgez. Je ne pourrai plus porter à „ un Imprimeur aussi ignoré que moi, „ les productions furtives de mon cer- „ veau à jeun; car, pour vous dire „ mon secret, j'écris pour vivre, & „ j'ai de la famille; un peu de cha- „ rité, adorable Lecteur; quand vous „ aurez donné quarante sols pour un

„ volume, votre fortune n'en souffrira
„ pas, & vous assurerez par-là ma ré-
„ putation & mon dîner. Vous em-
„ ployez tous les jours de plus grandes
„ sommes à mille bagatelles qui n'ont
„ pas coûté tant de peines, & qui ne
„ font pas honneur à l'esprit humain
„ comme mes Livres. Si vous croyez
„ que j'ai peur, c'est que je suis plus
„ vrai que les autres; je redoute votre
„ jugement, & je vous le dis, récom-
„ pensez ma bonne foi; lisez-moi,
„ ou du moins achetez-moi, & me
„ prônez pour qu'on m'achete. Les
„ tems vont devenir durs en fait de
„ Livres, & je ne serai pas toujours
„ sûr de trouver des Lecteurs com-
„ plaisans. "

Ces craintes d'un Auteur sur le succès de son Ouvrage, ou cette espece d'assurance qu'il annonce dans une Préface, mais qui n'est qu'une con-

fiance ſimulée, dont on ne doit pas être la dupe; cette prétendue indifférence, enfin, que des Auteurs étalent avec emphaſe pour piquer les Lecteurs, & les forcer, pour ainſi dire, à approuver l'Ouvrage, tout cela devoit faire naître à notre Auteur une idée qui lui eût fait bien de l'honneur dans ſa Préface, & qui l'auroit allongée au moins de deux pages. Cette idée eſt neuve, & cependant fort naturelle; la voici. Il eſt d'uſage qu'un Commerçant timide, qui ne veut pas riſquer ſa fortune par un coup de vent que l'on ne ſçauroit prévoir, aſſure la cargaiſon du vaiſſeau qu'il confie à la mer; il donne une certaine ſomme à quelqu'un qui ſe charge des riſques, ou bien ſe contente d'un certain bénéfice ſur le total des marchandiſes qu'il a envoyées aux Indes ou dans les Iſles; il y a même des Compagnies de

gens associés ensemble, qu'on appelle *Assureurs*, & qui prennent sur eux tous les événemens que le vaisseau peut courir. Cette idée si avantageuse au Commerce, a été poussée plus loin par les Anglois, Nation industrieuse & fertile en inventions : ils ont imaginé d'assurer les maisons en cas d'incendie, les terres en cas de mauvaise récolte, de débordement & autres accidens qu'elles ont à craindre : ils ont même proposé des assurances pour la vie d'un homme ; & quelqu'un tirant de cette idée tout ce qu'elle peut fournir, a proposé, dit-on, une compagnie d'assurances pour répondre aux peres des folies de leurs enfans, aux maris des infidélités de leurs femmes, aux maîtres de la friponnerie de leurs valets ; mais on s'y est opposé à cause de la difficulté qu'il y auroit à faire la preuve. Voici donc où j'en veux venir. Il

ne feroit pas contre les bonnes mœurs, & je croirois fort avantageux aux Belles-Lettres de former une Compagnie d'assurance pour les Auteurs. Celui qui voudroit donner un Ouvrage au Public, & qui craindroit l'événement toujours fort incertain, feroit assurer son Livre; tant de fumée assureroit celui-ci, tant d'argent celui-là, cet autre abandonneroit une partie du crédit qu'il a auprès d'un homme en place; un jeune homme donneroit une partie de ses esperances, un plus âgé une partie de sa réputation; quelqu'un pourroit se défaire d'une partie de ses prétentions à l'Académie, quelqu'autre garantiroit une place aux Petites-Maisons; enfin, la Compagnie feroit bonne composition, & les Auteurs écriroient tranquillement tout ce qui leur passeroit par la tête; sûrs que s'ils ne réussissoient pas entierement, au

moins ils ne perdroient pas tout le fruit de leurs peines. Cette idée auroit sûrement fait fortune, car on devient commerçant aujourd'hui, & l'on auroit trouvé bon que la République des Lettres songeât aussi à augmenter ses possessions d'une façon si tranquille. L'Auteur, avec sa permission, a fait une faute bien lourde, en n'imaginant pas ce joli moyen de se faire des prosélytes; mais, comme dit Horace, *aliquando bonus dormitat Homerus*. Notre Auteur a encore dormi lorsqu'il a imaginé, par le moyen d'un Interlocuteur qu'il amene-là fort plaisamment, nous faire croire que six pages suffisent pour la Préface d'un Livre à la mode. Les Auteurs Petits-Maîtres sont babillards, & six pages ne leur suffisent pas pour parler au Lecteur bien à leur aise; il en faut au moins douze, parce qu'il y en a six de consacrées à ne parler que

d'eux-mêmes ; cela eſt eſſentiel, & un Auteur de cette ſorte qui n'auroit rien dit de lui, courroit grand riſque qu'on n'en parlât pas davantage. Ainſi rétabliſſons les douze pages ; car ſans cela l'Auteur ſe brouilleroit avec tout ce qu'il y a de beaux Eſprits, & ce ſeroit fait de lui, il ne s'en releveroit jamais.



AU LIVRE.

L'Auteur fait une grande faute d'attaquer au commencement de son Ouvrage tous les états de la vie, pour relever la qualité d'Auteur. C'est manquer de politique; il n'y a que les Prédicateurs qui puissent dire des injures à ceux qu'ils veulent corriger, cela leur est permis pour le bien de la chose; tout autre doit employer la douceur, s'il veut réussir. Que les Ecclésiastiques, les Militaires, les Magistrats & les Fermiers se trouvent choqués des mauvaises plaisanteries de l'Auteur, & abandonnent son Livre à la premiere vûe, il ne lui restera donc pour Lecteurs que les femmes, les gens qui vivent de leur bien & les Ecoliers; on ne le lira plus qu'à une toilette, au Caffé ou dans des chauf-

foirs, & au Collége pendant la récréation. Je sçais bien que la plûpart des Ecrivains du jour ne composent que pour ce monde-là, & n'ambitionnent d'être lûs que dans ces lieux-là; mais notre Auteur vouloit plus, & méritoit en effet davantage.

Il fait encore la même faute dans son Livre que dans sa Préface; il ne cite point, il ne donne point de modéles: croit-il que l'on peut deviner? & celui qui voudra faire un Livre, sera-t-il obligé d'aller feuilleter tous les Livres qu'il désigne sans les nommer, pour trouver un mot, une phrase, une page toute entiere dont il aura besoin? Cela seroit trop fatiguant. Je vais donc suppléer à l'oubli de l'Auteur.

Lorsqu'il parle de titres communs & ordinaires, il pouvoit citer l'*Esprit des Loix*, car ce titre annonce bonne;

ment ce que le Livre contient: *Histoire Naturelle*; c'est en effet tout ce que la Nature lui présente: *Les Mœurs*; il n'y a rien qui les peigne mieux que ce Livre, & l'Auteur ne devoit s'occuper que de cela, sans faire le Théologien: *La Gazette Ecclésiastique*; elle ment comme une Gazette, & ne parle que des aventures qui intéressent les Ministres de l'Eglise, sans respecter personne: *L'Encyclopédie*, enfin; ce Livre parle de tout, excepté de la Religion & du Gouvernement, parce qu'on n'a pas jugé à propos d'en laisser parler trop librement.

Pour titres neufs & intéressans, il falloit citer, *Mes Pensées*: y a-t-il rien de plus intéressant pour le Public que de sçavoir ce que pense un Particulier? *Le Sopha couleur de rose*: y a-t-il rien de plus agréable? Un Sopha, & qui est couleur de rose, ce titre fait

pâmer de plaiſir. *Ah quel Conte!* Cette exclamation en tête d'un Livre eſt charmante ; & ce qu'il y a d'heureux, c'eſt que chacun peut l'interpréter comme il veut. Je pourrois encore citer tous les Almanachs nouveaux, mais leurs titres ſont trop ſçavans, il faudroit parler Grec pour les interprêter, & ce ſeroit bleſſer les oreilles délicates.

Lorſque l'Auteur parle des Livres de Doctrine, des Livres de Religion, ne devoit-il pas citer comme dangereux les Sermons de *Bourdaloue*, les Ouvrages de *Boſſuet*, les Œuvres de *Nicole*? A en croire ces Meſſieurs, & les prenant au pied de la lettre, nous ſerions preſque tous perdus pour jamais, & il ſeroit auſſi difficile à un homme d'eſprit, à un homme qui a cent mille livres de rente, à un homme du monde enfin, de ſe ſauver,

qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille : cela est désespérant. Les Docteurs modernes sont plus complaisans. Les uns, très-Matérialistes, nous disent qu'après cette vie tout est dit; ainsi l'on peut en jouir. Lisez *Telliamed*, *les Mœurs*, *l'Homme Machine*, & d'autres Ouvrages modernes qui ne parlent Religion que par maniere d'acquit; dans des Œuvres purement philosophiques. D'autres, plus adroits, jettent un petit ridicule sur la Religion par des réflexions trop naturelles pour n'être pas indécentes. Une morale douce est la troisiéme façon de nous rassurer sur l'avenir; parce que, dit-on, quoique faussement, si nous avons de la foi, les œuvres sont de peu de conséquence. Lisez le ***. Pour les Ouvrages de Physique, il falloit citer tous les grands Hommes du siécle passé comme des ignorants qui

n'ont pas sçu pénetrer dans les secrets de la Nature, ni deviner que l'électricité étoit le mobile de tout, comme les Auteurs modernes le font bien voir. Les astres se meuvent en différens sens & périodiquement, par leur électricité; le soleil brûle par son feu électrique; la terre produit par sa chaleur électrique; le flux & le reflux de la mer n'est autre chose que l'électricité de l'eau salée qui combat celle de la lune; les phénomenes sont des feux électriques; les éclipses sont un manque d'électricité dans l'astre éclipsé; les cométes sont des lambeaux d'électricité qui cherchent de l'emploi; le tonnerre n'est que l'électricité de l'air; les maladies sont un manque d'électricité dans le corps humain; bientôt la bêtise sera un manque d'électricité dans l'esprit; si un homme perd au jeu, il se fera électriser; s'il veut ob-

tenir les faveurs d'une cruelle, qu'il se fasse électriser, ou bien celle qu'il aime; si une Piece de Théâtre n'a pas réussi, faites électriser tout le Parterre; si un Livre n'a pas de succès, faites électriser tout le Public. Voilà les avantages du systême de l'Electricité. Pour vous en convaincre, lisez tous les Ouvrages modernes qui en traitent. La Métaphysique donnoit un beau champ à l'Auteur pour faire des citations; *Locke* & *Mallebranche* ne sont que des enfans auprès de nos Métaphysiciens modernes; *les Lettres Philosophiques*, *les Egaremens du Cœur & de l'Esprit*, *les dernieres Comédies & les Opera nouveaux*, contiennent plus de Métaphysique que l'*Histoire de l'Ame de la M****. Le sentiment le plus naturel à l'homme, le plus matériel même, qui est l'amour, se trouve métaphysiqué dans ces Ouvrages; & il

faut être tout esprit pour les entendre, comme on a été tout esprit pour les composer.

L'Auteur sans doute n'a pas été au Collége, car il ne dit rien de la Logique; mais au moins devoit-il se rappeller que la Logique est l'art de raisonner, & que quiconque ne raisonne point, ne doit pas écrire. Que deviendront les Auteurs & les conseils qu'il leur donne, à moins qu'on ne prenne son silence pour un avis? Comme il ne dit rien de cet art de raisonner, on croira qu'il n'est pas nécessaire, on écrira toujours & l'on ne raisonnera pas. Mais comme il y a des gens qui veulent raisonner bien ou mal, je crois à propos d'en dire quelque chose. *Messieurs de Port-Royal* donnent de très-bons préceptes sur la Logique; mais cependant ils ont fait un mêlange de celle du Collége avec celle d'un hom-

me raisonnable, & cette bigarrure déplaît. Ergoter pour ergoter, il vaut mieux s'en tenir à la méthode du Collége, elle est sûre, & si tous les Auteurs avant de composer, se donnoient la peine de relire leurs *cahiers*, en cas qu'ils les entendissent encore, ils nous donneroient des raisonnemens suivis, & tout leur Ouvrage ne seroit qu'un syllogisme *in baroco*, c'est-à-dire, un chef-d'œuvre de raisonnement.

Sur la Morale, l'Auteur auroit pû citer les *Essais de Nicole*; mais cet Ouvrage est bien long & fort mal écrit : qui pourroit en soutenir la lecture ? *L'éducation de la Noblesse*, & d'autres Livres sur l'éducation sont interessans, & les leçons qu'ils donnent peuvent faire impression à ceux qui sçavent reflechir ; mais qui est-ce qui n'a pas lû ces Livres au Collége ou dans le Couvent ? La citation eût été

de trop. Il ne falloit pas oublier les *Considérations sur les Mœurs*, Ouvrage bien écrit, & dont on peut tirer beaucoup de fruit, si l'on est capable de l'entendre; les *Mœurs de ce siécle*, autre Ouvrage utile, & qui d'ailleurs a été brûlé publiquement, raison de plus pour le lire; *la Morale du Monde*, c'est le grand Livre que chacun lit aujourd'hui avec succès; *l'Instruction de la Jeunesse*, & *la Science de la Cour*; ce sont des Livres faits pour les enfans.

L'Histoire pouvoit aussi fournir à l'Auteur bien des Auteurs illustres à citer; toujours de notre siécle, car ils sont rares dans les autres. *Mezeray* a été partial, *Commines* radote quelquefois, *Daniel* est Jesuite, *Rapin-Thoyras* est Anglois. Tout cela ne vaut pas *les Anecdotes de Philippe Auguste*, *l'Essai sur le Siécle de Louis XIV*.

l'Histoire des Croisades, *l'Histoire Universelle.* C'est-là que l'on trouve des faits surprenans, des réflexions hardies, & des épigrammes. D'ailleurs, ces Livres sont si joliment écrits! On n'a jamais fait de la prose comme aujourd'hui. Il y a, en fait de Mémoires qui est le goût regnant, quelques modéles dans l'autre siécle, comme les *Mémoires du Cardinal de Retz*, *de Bassompierre*, *de Choisy*, *&c.* mais ce sont des Romans; au lieu que les *Mémoires du Chevalier de Grammont*, *de Despontis*, *de Madame de Motteville*, *& les Lettres de Madame de Maintenon*, *ainsi que sa Vie*, ce sont-là des Ouvrages sûrs & agréables, qui apprennent ce que l'on ne sçavoit pas, & qui disent ce que l'on sçait d'une façon si nouvelle, qu'on imagine avoir été mal instruit.

Pour la Géometrie, il étoit aisé de

citer *Pascal*, *le Pere Lami*; *Ozanam*, *Leibnitz*, *Nevvton*; mais ce sont des Docteurs de l'Ecole. La Géometrie s'est glissée dans le beau monde, & les Géometres aussi; ce sont donc les *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, *la Géometrie pratique*, & quelques Ouvrages plus modernes, qu'il faut lire; ils sont faits à l'usage des Dames, comme *la Physique de F**** sur la Chronologie. Lisez tous les Livres intitulés *Anecdotes*, ils forment pour l'Histoire des époques remarquables & qui ne s'oublient pas. A l'égard des Traités de Géographie, il faut les laisser-là, s'en tenir aux Cartes enluminées de *Jaillot*, & apprendre par cœur son *Livre de Postes*: vous connoîtrez le Monde, & sur-tout la France, mieux que les Courriers.

En fait de Grammaires, on pourroit citer *Restaud*, mais il devient suranné;

on auroit pû parler de l'*Abbé Girard* pour *les Synonimes de la Langue Françoise*; mais il y a des recherches aujourd'hui plus curieuses que les siennes; & d'ailleurs, il faut s'en tenir à la grande regle en fait de Langues, c'est l'*usage*; mais pour l'acquerir, l'Auteur a oublié de conseiller la fréquentation des chauffoirs & des Caffés. Il y a un petit Auteur qui a introduit une Langue nouvelle, qu'il a tirée, dit-on, *des Places publiques, des Ports & des Cabarets*; nous attendrons sa Grammaire pour le citer.

On ne devine pas pourquoi l'Auteur n'a rien dit d'un genre de Littérature fort à la mode aujourd'hui; ce sont les Lettres. Peut-être a-t-il fait réflexion que rien n'étoit plus commun; car qui est-ce qui n'écrit pas des Lettres? Un Paysan sçait lire & écrire avant de sçavoir labourer; aussi les uns

ſe font-ils Prêtres, pour devenir Curés; les autres Laquais à Paris, pour n'avoir rien à faire & gagner beaucoup : voilà ce que produiſent les bons Maîtres-d'Ecole en campagne. On écrit donc bien des Lettres aujourd'hui, & la Poſte y gagne, comme les Fermes gagnent à la conſommation des jours de Fêtes. Mais tout le monde n'écrit pas bien, & cela valoit la peine d'en dire un mot. Pour lors on auroit eu grand ſoin de ne pas propoſer comme modéles *Bourſault*, qui n'eſt pas châtié; *Voiture*, qui n'eſt pas naturel; & *Madame de Sevigné*, qui court après l'eſprit : mais il auroit fallu citer *la modeſte Madame Deſnoyers*, l'intéreſſante *Madame de Maintenon*, & ſur-tout les Lettres de *Ninon l'Enclos*. Le modéle eſt parfait à ſuivre; il y a à gagner pour l'Auteur, qui fait vanter ſon eſprit & ſon imagination; mais

encore

encore plus pour les Lecteurs, qui s'amusent en s'instruisant.

Pour la Jurisprudence, l'Auteur a sagement fait d'épargner les citations, car il eût fallu un volume pour citer tous les Commentateurs de Loix qui ont existé depuis *Cujas* jusqu'à *Duplessis*; mais il pouvoit faire un choix, & conseiller à ceux qui veulent s'instruire, la lecture des *Causes Célebres*; & à ceux qui veulent s'amuser, *le Maître*, *Patru*, *Cochin*. Il auroit encore pû exhorter les jeunes Magistrats qui ont la mémoire assez bonne pour retenir tous les quolibets du jour, & les aventures de la nuit, d'apprendre par cœur *le Journal du Palais* & *le Coutumier général*. Pour ceux en qui le bon sens domine plus que la mémoire, il faudroit leur conseiller la lecture des *Arrêtés de M. de Lamoignon*. Passant tout de suite aux Avocats, il leur eût

cité les Spectacles comme une belle école pour la plaidoirie, & *M. Trissotin* comme leur modéle. Il eût persuadé aux Procureurs que le *Style du Châtelet* est un Livre d'or : on y apprend à perpétuer un procès jusqu'à la cinquiéme génération ; c'est la pierre philosophale du Palais. A l'égard des Huissiers, pour n'oublier personne, il leur eût dit que toutes les voies qui menent à la fortune, ne sont pas fermées pour eux ; car un Seigneur qui a beaucoup de procès, vient de prendre un Valet de chambre Huissier pour sa commodité. Cette *anecdote* leur eût fait plaisir.

Les Médecins sont assez bien traités dans l'Ouvrage ; mais il n'y a point encore de citations ; & *nos Docteurs*, car c'est ainsi qu'on les appelle par plaisanterie, marcheront dans les ténebres. S'ils n'ont pas de guide, les voilà perdus & nous aussi. Ce n'est pas

Boerhave pour le sçavoir, *du Moulin* pour l'expérience, *Helvetius* pour les connoissances, qu'il falloit citer; c'est *le Médecin aux urines*, *le Médecin Suisse*, & sur-tout *le Médecin Soldat aux Gardes*, qui court Paris en carrosse avec son habit d'ordonnance. Quelques anecdotes sur *la Bouillotte de Cigogne* eussent intéressé le Public. L'Auteur a pû passer sous silence *le Mémoire d'Edimbourg* sur les enterremens précipités; il n'a servi qu'à chagriner les veuves: le nouveau *Lithotôme* imaginé pour faire l'opération de la pierre; on peut s'en passer: *la nouvelle Nourriture portative* pour les Soldats dans des marches forcées, & pour employer sur mer; elle ne prendra pas, car elle coûte fort peu. Mais devoit-il omettre de citer *le Dictionnaire œconomique*, *le Secret pour fondre la pierre*, & *les Pralines purgatives*

à l'usage des jolies femmes ? Cet oubli n'est pas pardonnable.

En parlant Poësie, l'Auteur s'amuse à citer *Boileau*, *Corneille*, *Racine* & *Voltaire*; on les sçait par cœur, & ils ne servent plus qu'aux enfans qui sortent des Fables *de la Fontaine*, ou bien aux jeunes femmes qui ont un Acteur à leurs gages pour leur apprendre à lire des vers : mais il falloit citer *les Poësies du Chevalier de* ***, *le Recueil de Chansons de l'Abbé de* ***, & *la Rhétorique des Demoiselles de* ***. Tous ces Ouvrages ont les graces de la nouveauté. *Titon & l'Aurore*, quoique moins moderne, est encore bien joli : il n'y a personne qui n'eût voulu être l'Auteur de ce petit jeu d'imagination, que tout le monde entend à merveille. A l'égard des *Poësies de Societé*, il n'est pas besoin de prendre la peine de les citer; leurs Auteurs les mon-

trent à qui les veut voir, & souvent à qui ne s'en soucie pas. Les Tragédies & les Comédies modernes sont toutes *chez le Souffleur*, où l'on pourra en prendre des copies. Je donne cet avis pour les Provinciaux qui en seront curieux. Quelques Voyageurs prétendent que des Pieces qui sont tombées à Paris, font fortune en Province; mais cela n'est pas croyable, la Province a plus de goût que la Capitale. Sur les Romans l'Auteur ne s'est pas assez étendu: qu'il ait oublié de parler de *Telemaque*, *Dom Quichotte*, *Gilblas* & *le Doyen de Killerine*, cela n'est pas étonnant; les Cochers n'en veulent plus. Mais qu'il n'ait pas cité *Tanzaïs & Neardané*, *Acajou*, *Mil & un Quart-d'heure*, *le Canapé*, & tant d'autres Romans qui courent les toilettes; qu'il ait oublié ces Romans prétendus traduits, que leur air étranger fait goûter

de tout le monde ; *le Thomjohn*, *l'Orpheline Angloiſe*, *l'Etourdie* : voilà ce qui eſt inconcevable.

L'Auteur a eu ſans doute une grande diſtraction en compoſant ſon Ouvrage, de ne pas mettre dans la claſſe des Romans toutes les Relations modernes de Voyages. On étoit fort prévenu autrefois contre les récits des Voyageurs ; leur infidélité même & leur exagération ont paſſé en proverbe, quoiqu'il y en ait de très-croyables, comme *Robinſon*, *Gulliver* & *Miſſon* ; mais les Voyageurs de ce ſiécle confirment le proverbe dans toute ſon étendue : il falloit donc en parler comme de Romans bien écrits & fort amuſans ; citer en même-tems *les Lettres d'un François à Londres*, *les Voyages autour du Monde*, *l'Hiſtoire des Mœurs & Coutumes*, *&c.*

Sur les Ouvrages d'eſprit & les Li-

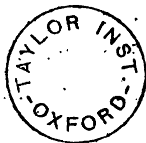
vres à la mode, il y avoit d'heureuses citations à faire. L'Auteur a sans doute crû que l'on pouvoit marcher sans guide dans la carriere du Plaisant & de l'Aimable; mais il s'est abusé: c'est en consultant le goût des Auteurs en ce genre que l'on forme le sien. Il devoit donc épargner aux jeunes Auteurs qui veulent entrer en lice, la peine de chercher les sources, ou du moins les leur indiquer. Je voudrois y suppléer, mais la foule m'embarrasse; je ne sçais qui choisir. Essayons cependant de citer quelqu'un; on suppléera aisément à mon embarras, car ce sont des Livres dont on parle tous les jours. Pour les connoissances, lisez *Mêlange de Littérature de* ***; pour satisfaire la curiosité, lisez *le Docteur Akakia*; pour la méchanceté, *Micromegas*; pour connoître votre siécle, *l'Année Merveilleuse*; pour sçavoir les noms

& surnoms des Héros de la Littérature moderne, *l'Almanach des beaux Arts*; pour être au courant des Spectacles, *l'Almanach des Spectacles*; pour connoître Paris, *Etimologie des rues de Paris*; pour vous former par la lecture des Voyages, *Voyages de Saint-Cloud par mer & par terre*; pour apprendre toutes sortes de Langues, *les Bouquets de* * * *; pour connoître votre Opera, *Lettres sur la Musique*, deux volumes *in-folio*; pour apprendre à vous connoître vous-même, *voyez les Hommes*; pour sçavoir ce qui se passe en l'autre monde, lisez *Voyage en l'autre Monde*; enfin, pour être au fait des conversations journalieres, lisez tous les soirs une page du *Mercure* & un volume d'*Ah! quel Conte!*

Il falloit placer ici un petit Traité sur l'Eloquence, elle est fille de l'Esprit. On ne voit pas pourquoi l'Auteur

n'a pas essayé de donner quelques regles à ceux qui gouvernent l'Eloquence Françoise : *Ciceron* & *Quintilien* en ont donné aux Latins ; les Professeurs de Réthorique en donnent tous les jours aux jeunes gens qui font leurs études ; mais ceux qui embrassent la Littérature par goût & pour plaire, sont fort embarrassés quand on leur parle style ; ils ne sçavent ce que c'est. Pour réparer la faute de l'Auteur, je prendrai sur moi de leur dire : *Ecrivez comme vous parlez.*





SUR LES APPROBATIONS.

L'Auteur auroit dû se dispenser de faire imprimer les Approbations à la fin de son Ouvrage : il semble qu'il se méfie du Public ; & il agit comme les Médecins modernes, qui, lorsqu'ils annoncent un remede, produisent des certificats, comme si l'autorité avoit lieu en fait de guérisons. La premiere Approbation est de style, & celle des Amis a l'air mendié ; il semble que l'Auteur veuille mettre de son côté toutes les petites Societés de gens de Lettres qu'un souper rassemble, & toutes les assemblées de Francs-Maçons, dont il seroit l'Orateur, s'il n'étoit pas si indiscret.





SUR L'ERRATA.

IL eſt beau de ſe corriger ſoi-même ; c'eſt être le Céſar des Auteurs ; car Ciceron nous apprend que Céſar ſçut ſe vaincre lui-même. Mais venons à notre beſogne. En corrigeant l'Auteur, j'ai fait des fautes moi-même ; j'ai manqué de mémoire en beaucoup d'endroits, & je n'ai pas cité pluſieurs Auteurs nouveaux qui m'en ſçauront mauvais gré ; ils mériteroient une place dans mon *Errata*, & l'on y en voit qui ne la méritoient peut-être pas. Si cela eſt, je fais amende honorable, & je déclare que malicieuſement, ou par étourderie, j'ai oublié

les Auteurs des Livres ſuivans : *Le Guerrier Philoſophe, Lettre ſur le Rhinoceros, le nouveau Telemaque, les Elemens du Barreau, le Pot-de-chambre caſſé, l'Origine des Marionnettes, Diablotanus, Mœurs & Uſages des Turcs, Etrennes du Parnaſſe, la Henriade Traveſtie, les Têtes Folles, &c.* Je renvoie pour les autres à cet Almanach intéreſſant que j'ai cité, & qui recueille les noms de tant d'Auteurs inconnus ſans lui.

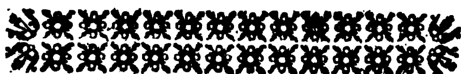
Une autre faute que j'ai faite, peut-être à deſſein, c'eſt de ne pas donner quelque paſſage des différens Auteurs que j'ai nommés ; car il y en a beaucoup dont le nom pourroit n'être pas bien connu, & encore moins les Ou-

vrages : dans ce cas-là, une page ou deux de leur Livre eût servi de modéle à ceux que l'on presse de les imiter ; mais deux raisons m'ont empêché de prendre ce parti, je prie le Public de les bien peser.

D'abord j'ai imaginé que l'on reconnoîtroit beaucoup de mes citations pour être des emprunts faits par les Modernes aux Anciens ; quand je dis Anciens, je ne parle pas des Grecs & des Latins, ces vols-là sont d'usage ; il est seulement question des Auteurs du dernier siécle. De plus, j'ai appréhendé que plusieurs des Auteurs que je cite, ne fussent pas bien entendus dans une page seule, & qu'il ne fallût donner tout leur Ouvrage, qui sou-

vent eſt ſi bien lié, ſi bien fondu, que ce n'eſt, pour ainſi dire, qu'une phraſe depuis le Titre juſqu'au Privilége.





PRIVILEGE D'APOLLON.

APOLLON, par l'imagination des Anciens, & la complaisance des Modernes, Dieu du jour & des beaux Esprits, Pere des Muses, Monarque du Parnasse, & Prince Souverain du Sacré Vallon : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours d'Hélicon, Censeurs, Critiques, Correcteurs, Réformateurs, & tous autres nos Préposés pour la Police & Gouvernement de nos

Etats, qu'il appartiendra, SALUT : Sçavoir faiſons qu'en conſéquence des vûes continuelles d'ambition qui nous portent à étendre les bornes de notre Empire, du projet que nous avons conçu d'augmenter le nombre de nos Sujets, & du deſſein que nous avons formé de donner toutes les facilités poſſibles pour la compoſition, il nous a plû, l'année derniere, d'accorder à notre amé, féal & favori *le Greffier du Parnaſſe*, des Lettres Patentes en bonne & dûe forme, portant qu'il lui feroit permis de faire un état bien circonſtancié, ſous le titre d'*Almanach*, de tous les Auteurs ou

ſoi-diſans, qui auroient mis au jour la plus legere production d'eſprit, afin de faire naître l'émulation dans nos Etats. Mais comme il nous a été rapporté que ce moyen n'avoit pas été aſſez efficace pour augmenter la population de notre Royaume, fertiliſer les génies de nos Sujets, & accroître les branches du commerce Littéraire que nous avions établi entre les Etrangers & les Regnicoles, ceux de l'autre monde & de celui-ci : A CES CAUSES & autres à ce nous mouvantes, de notre pleine ſcience & autorité divine, nous aurions ordonné à notre amé & féal l'*Auteur Anonyme* du préſent Ouvra-

ge, de publier sur les toits & par-tout où la Renommée se fait entendre ; sçavoir, ès chauffoirs des Spectacles, Caffés de la Ville, Promenades publiques, Assemblées particulieres, Societés, Tripots, Boutiques d'Imprimeurs, Baraques de Gazettiers, Inventaires & Ventes, qu'il est très-aisé d'être Auteur, qu'on fait un Livre en un jour, qu'il est imprimé le second, vendu le troisiéme & oublié le quatriéme ; qu'ainsi il est loisible de recommencer. Pour ajouter la preuve au discours, nous lui aurions fort recommandé de montrer comment il faut s'y prendre pour tous les genres de compo-

sition, & de déclarer que pour plus grande facilité, nous permettons de courir sus à tous les Auteurs existans; de piller les morts & voler les vivans, de s'approprier les pensées des Anciens & confisquer les épigrammes des Modernes; de faire agir la mémoire à défaut de génie, & d'employer toute sorte d'esprit sans payer aucun droit d'entrée ni de sortie pour toutes lesdites denrées spirituelles, façonnées en Pays étranger ou dans notre Royaume : voulant même que l'on puisse faire banqueroute au sens commun, à la charge cependant de donner son Bilan & de se retirer aux Petites-Maisons,

lieu privilégié où l'on sera à l'abri de toutes poursuites.

Comme nous aurions connu que notre amé féal l'*Auteur Anonyme*, des sens & capacités duquel nous n'avions fait aucun doute, auroit pleinement répondu à nos intentions par l'Ouvrage qu'il vient de composer avec autant de précipitation que d'esprit, nous lui aurions permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer par-tout notre Royaume, Pays, Terres & Habitations de notre obéissance, en tel format & caractere, & autant de fois qu'il jugera nécessaire, par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, le présent

AGENDA DES AUTEURS, durant le tems & eſpace de quarante-cinq ans que le ſiécle a encore à courir; à la charge que dudit Ouvrage il ſera mis deux exemplaires, l'un en notre Bibliotheque, & l'autre en celle de notre amé féal *le Greffier en chef du Parnaſſe*, avant d'en expoſer en vente, à peine de nullité du préſent Privilége & Lettres Patentes; du contenu deſquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Impétrant ou ſes ayant cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit donné aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui

ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, & aux copies collationnées par l'un de nos Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original; commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameurs de Caffé, crís de Cabale, ſifflets de Parterre, cenſure de Chauffoirs, critique en charte privée, & toutes clabauderies à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR.

Donné au Parnaſſe, le premier de Janvier, l'an du Bel-

Efprit cinquante-cinq, & de notre regne l'innombrable. *Signé*, Par APOLLON en fon Confeil. *Et plus bas*, ANONYME, Secretaire des Dépêches.

FIN.





